Au-delà des ruines.

27 mars 2024

Nous en étions arrivés à l’invitation à solder le compte de nos espoirs. L’Espérance est présence cré-active au monde. Produisons et semons à tout vent graines et semences, sans trop savoir où Éole les emportera. Tout ce qui augmente notre puissance suscite en nous un affect de joie. Ne serait-ce pas là un remède radical au carcan de l’abattement et de l’angoisse ?

Pourquoi les cerises ….?

27 mars 2024

Pourquoi les cerises les plus brillantes, les plus joufflues, les plus désirables, sont-elles toujours situées à l’extrémité des hautes branches et non à portée de main du cueilleur alléché ? Cette interrogation va bien au-delà de l’aimable divertissement intellectuel. Elle nous interpelle sur le désir. Dans un premier temps, le constat dépité du gourmand serait susceptible de nous conduire à formuler deux hypothèses explicatives. Soit il existerait un ordre supérieur (divin?) disposant les plus belles cerises aux endroits les plus inaccessibles. Soit, à l’inverse, ce serait la difficulté d’accéder aux fruits qui, exacerbant notre désir, parerait des plus beaux atours cerises, pommes ou mûres lointaines. Nous poursuivrons sous peu cette réflexion mais, quoi qu’il en soit de cette alternative, l’auteur de ces lignes peut témoigner de ce que le résultat d’efforts acharnés pour atteindre les emplacements les plus difficiles se révèle presque toujours décevant. Voire même frustrant lorsqu’il s’agit de mûres hautement perchées au fond d’un roncier épais, pour

l’acquisition desquelles on se sera profondément labouré mollets et avant-bras. Nonobstant l’influence du rayonnement solaire sur les fruits bien exposés, il s’avère généralement que, une fois rejoint le seau ou le panier, la récolte fait bien plus grise mine, paraissant déterminée à ne pas tenir les promesses qu’elle nous faisait tout là-haut, dans la belle lumière du matin. Ce n’est pas la lumière qui a changé, c’est notre regard sur l’objet du désir.

> *Tout se réduit en somme au désir et à l’absence de désir. Le reste est nuance.*
>
> *Emil Michel CIORAN*

Le désir se situe au cœur de la dynamique humaine. L’humain serait-il un animal désirant ?, une interrogation qui nous renvoie à notre récent parcours de réflexion, où nous avons vu l’humain, animal parmi les animaux, vivant au sein du vivant, se définir également par des spécificités, que nous avons entrepris de mettre au jour. L’animal en effet connaît le besoin et non le désir, même si nous apporterons plus loin quelques nuances à cette affirmation. Nous voilà donc embarqués dans une suite du précédent épisode, mais pas que. Car si nous établissons le désir comme spécificité humaine, la préoccupation conséquente ne serait-elle pas de connaître l’origine de nos désirs. A qui appartiennent nos désirs ? Le succès du neuromarketing suffirait déjà à valider l’intérêt de la question mais nous tenterons de ne pas en rester à ce seul constat. Devons-nous nous considérer comme esclaves de désirs qui nous seraient en quelque sorte ‘imposés de l’extérieur’ ? On le voit, c’est la question de l’autonomie de l’individu qui se profile derrière le sujet du jour. Enfin, et clairement last but not least, nous n’éviterons pas la question qui tue : ce monde du désir exacerbé dans lequel nous évoluons depuis quelques générations et qui aujourd’hui exhibe largement ses limites en termes tant d’insoutenables externalités que de rareté des ressources, comment nous a-t-il transformés,

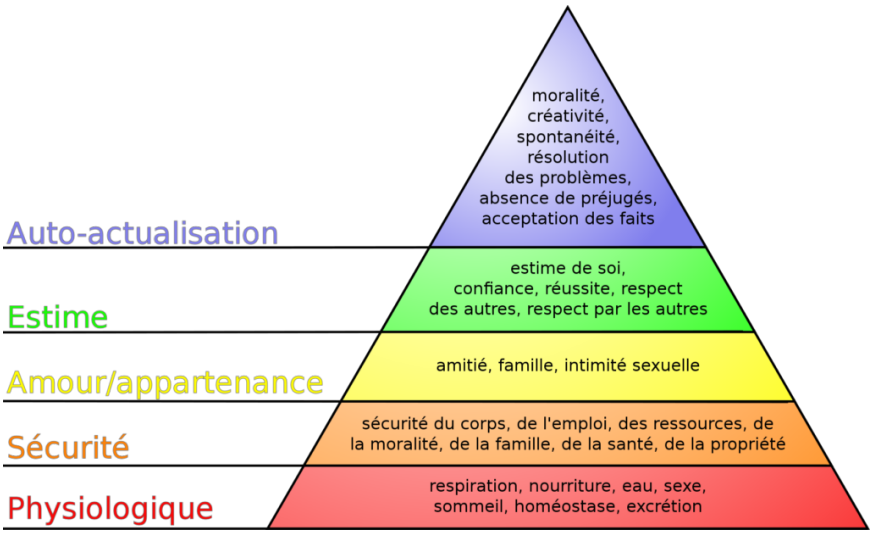
façonnés, amputés ? Et comment y échapper, si tant est qu'il soit possible de fuir ?…

Besoin vs désir

Le désir constitue en quelques sorte le fond de commerce de la psychanalyse. Sur ce terrain, les spécialistes se livrent depuis toujours, en tout cas depuis l'an 01 de l'ère freudienne, à des exégèses multiples, querelles de clochers, chicaneries et guerres fratricides … dans lesquelles nous les laisserons volontiers mariner. Nous en resterons dès lors au constat qui semble leur être commun, énoncé à propos des conceptions de Jacques LACAN: «(…) le besoin et le désir doivent se voir sur deux niveaux. Le premier, le besoin, est un héritage animal de l'Homme, qui, comme tout animal, éprouve des nécessités biologiques, vitales. Au second niveau, le désir, est propre à l'espèce humaine, et ce désir va au-delà de la recherche du simple bien-être organique. Selon l'approche lacanienne, la demande se situe entre le besoin et le désir, entre la nécessité biologique du besoin et la « contingence » toute relative du désir (source). Pour le monde de la psychanalyse, l'humain semble donc bien être un animal désirant. Il apparaît dès lors prometteur de nous attacher dans un premier temps à la confrontation de ces deux concepts:besoin et désir.

D'une façon très générale, le besoin se définit comme une « situation de manque ou (la) prise de conscience d'un manque ». Un terme bien relatif donc puisque la définition du manque peut amplement varier selon les époques, cultures ou individus, voire chez le même individu selon les circonstances (les 18 degrés qui règnent dans la maison ensoleillée le matin paraîtront tout à fait confortables alors que la même température, au cours d'une soirée pluvieuse, paraîtra manquer de confort thermique – besoin – et suscitera le désir d'une belle petite flambée). D'aucuns ont tenté de mettre un peu d'ordre dans cette relativité, nous le verrons au paragraphe suivant. Scientifiques, écrivains et philosophes ont disserté

ad nauseam sur le sujet. S'il nous faut à notre tour l'aborder, ce serait, nous l'avons dit, dans la logique de la distance entre besoin et désir. La définition du désir comme « action de désirer; aspiration profonde de l'homme vers un objet qui réponde à une attente », même si elle se révèle quelque peu pléonastique, nous interpelle néanmoins en ce qu'elle attire notre attention sur les deux éléments constitutifs du désir, à savoir la tension (attente) et l'objet (qui peut être pris au sens très large du terme puisque l'objet du désir peut être un(e) partenaire sexuel(le), la dernière liseuse ou montre connectée ou encore le poste situé juste au-dessus du mien dans la hiérarchie professionnelle). Nous reviendrons un peu plus loin sur ces composantes essentielles du désir.



La pyramide des besoins d'Abraham MASLOW (source)

Le sens commun, dualiste invétéré, considère le

besoin commerelevantdelanature, tandisque le désir serait d'ordre culturel.

Le besoin serait une sorte de nécessité naturelle commune, vulgaire, tandisque

le
dé
si
r
re
ss
or
ti
ra
it
du
lu
xe
,
de
la
di
st
in
ct
io
n
sp
ir
it
ue
ll
e.
Dè
s
lo
rs
le
be
so
in
po

ur
ra
it
en
qu
el
qu
e
so
rt
e
êt
re
dé
cr
it
co
mm
e
in
no
ce
nt
et
li
mi
té
(s
at
ié
té
)
ta
nd
is
qu
e

le
dé
si
r
ne
co
nn
aî
tr
ai
t
au
cu
ne
li
mi
te
et
se
pr
êt
er
ai
t
dè
s
lo
rs
au
ss
i
bi
en
au
ma
l
qu

’au bien (perversions, désir de l’interdit, etc), nécessitant par conséquent

d’être traité d’un point de vue moraliste. Parangon en la matière, la pyramide de Masl

ow
in
st
au
re
un
e
hi
ér
ar
ch
ie
de
s
be
so
in
s
do
nt
le
ca
ra
ct
èr
e
re
la
ti
f,
co
nt
in
ge
nt
,
sa

ut
e
au
x
ye
ux
,
én
on
ça
nt
cl
ai
re
me
nt
le
s
li
mi
te
s
de
l’
ex
er
ci
ce
.
Ce
tt
e
py
ra
mi
de
se

mb
le
pl
ut
ôt
no
us
re
ns
ei
gn
er
su
r
le
s
va
le
ur
s
pa
rt
ag
ée
s
pa
r
l’
en
to
ur
ag
e
so
ci
al
d’

Abraham MASLOW dans les années 1960 !

Laissons donc les psychologues dits humanistes à leur positivité sirupeuse. Si le sens commun nous paraît une nouvelle fois trop proche du plus petit dénominateur (très relativement) commun, peut-être pourrions-nous chercher satisfaction (de notre désir de compréhension) chez les anciens, en particulier ceux qui ont constitué l'épine dorsale de la pensée humaniste ?

> *Mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires, consiste, principalement, en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes ; au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que, bien qu'elles aient aussi des passions, et même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours la maîtresse, et fait que les afflictions même leur servent, et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent*

dès cette vie.

René Descartes, Correspondance avec Elisabeth

> *En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étaient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resterait oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos désirs s'étendaient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action l'âme cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné.*

Jean-Jacques Rousseau, Émile, Livre II.

Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux

Jean-Jacques Rousseau : Julie ou La Nouvelle Héloïse, VI° Partie, Lettre VIII.

Nous ne progressons pas vraiment, hélas. Il semble que dans cette direction nous allions droit vers la petite morale humaniste ordinaire, confite de myopie intéressée, d'entre soi satisfait revêtu des habits d'une tolérance hypocrite et de juste milieu mielleux. Nous allons bien vite nous ennuyer à mourir, je le sens ! Et si nous hissions notre réflexion à un niveau logique supérieur ? En effet, dans cette quête relative à notre désir, nous nous sommes penchés sur le terme 'désir',

mais avons du coup zappé l’adjectif possessif ‘notre’. Sommes-nous si certains que nos désirs sont bien nos désirs ?

A qui appartiennent nos désirs ?

Dressons d’abord le constat que, s’il est un domaine où s’exerce l’expe

Comment voyons-nous une voiture ? Comme nous avons appris à la voir. Dans le post ‘Tomber dans les étoiles‘.

rt
is
e
du
dé
si
r,
pl
us
pa
rt
ic
ul
iè
re
me
nt
de
l’
ap
pr
op
ri
at
io
n
du
dé
si
r
d’
au
tr
ui
,
c’
es

t
bi
en
l’
ac
ti
vi
té
co
mm
er
ci
al
e,
pu
is
qu
’i
l
s’
ag
it
à
la
ba
se
d’
of
fr
ir
à
un
e
de
ma
nd
e

un
e
ré
po
ns
e
mo
nn
ay
ab
le
.
Un
e
de
ma
nd
e,
do
nc
un
dé
si
r.
Un
dé
si
r
qu
i
se
ré
vè
le
gr
an
de

me
nt
à
la
me
rc
i
du
po
rt
eu
r
de
l’
of
fr
e.
De
pu
is
le
bo
ni
me
nt
eu
r
de
fo
ir
e
ju
sq
u’
au
x
al

go
ri
th
me
s
pu
bl
ic
it
ai
re
s
de
Go
og
le
,
to
ut
e
po
ss
ib
il
it
é
de
pe
rs
ua
de
r
un
êt
re
hu
ma

in
qu
’i
l
ne
po
ur
ra
tr
ou
ve
r
la
pa
ix
de
l’
es
pr
it
ta
nt
qu
’i
l
n’
au
ra
pa
s
ac
qu
is
te
l
ob
je

t
(a
u
se
ns
le
pl
us
la
rg
e
du
te
rm
e,
ai
ns
i
qu
e
no
us
l’
av
on
s
dé
jà
pr
éc
is
é)
,
au
qu
el
il

ne
so
ng
ea
it
pe
ut
-
êt
re
pa
s
de
ux
mi
nu
te
s
pl
us
tô
t,
vo
ir
e
do
nt
il
n’
au
ra
it
ja
ma
is
so
up

ço
nn
é
l’
in
té
rê
t
ni
pe
ut
-
êt
re
mê
me
l’
ex
is
te
nc
e
au
pa
ra
va
nt
d’
ai
ll
eu
rs
,
au
ra
ét
é

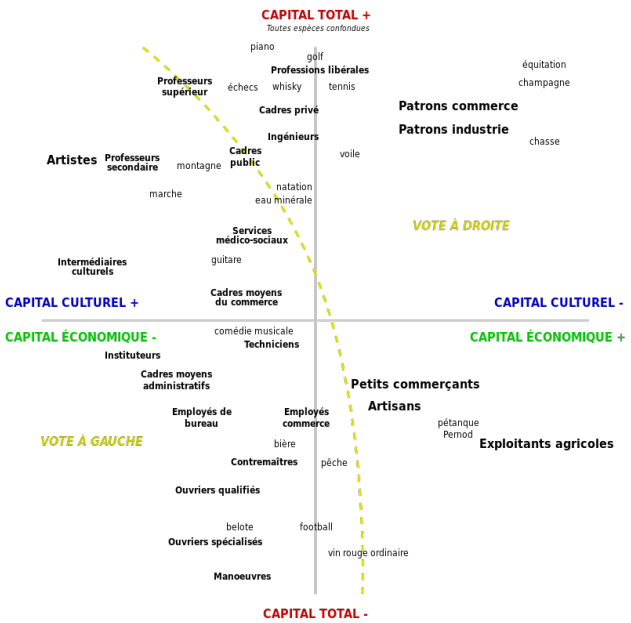
re
ch
er
ch
ée
,
an
al
ys
ée
,
ex
pl
oi
té
e.

Nous sommes dès lors tentés d'examiner le désir à la lumière de l'objet sur lequel il se porte. Gardons-nous d'abord de considérer l'objet (dans son rapport au désir) comme un existant autonome rationnellement défini. Jean BAUDRILLARD, dans les années 70, a méticuleusement décrit et analysé ce qu'il a dénommé 'le système des objets, pour en conclure que ceux-ci constituent un système cohérent basé sur leur fonctionnalité, étant entendu que la fonctionnalité de l'objet « ne qualifie nullement ce qui est adapté à un but, mais ce qui est adapté à un ordre, à un système ». Dans celui-ci, « la matérialité des objets n'est plus directement aux prises avec la matérialité des besoins » mais passe par la médiation de la fonctionnalité, donc de leur intégration au système. Ce système détermine la fonction sémiotique de l'objet, qui se substitue à sa valeur propre. C'est ainsi que l'objet devient objet de consommation. « Pour devenir objet de consommation, il faut que l'objet devienne signe » (Le système des objets, Gallimard, 1968).

Déroulant nos existences dans un monde saturé d'objets, nous

sommes immergés dans les signes, donc dans des relations entre émetteur et récepteur du message. Nous rejoignons ici René GIRARD, pour qui tout désir est imitation du désir d'un autre. Agrégeant la propension humaine à l'imitation (la mimesis d'Aristote) et le schéma freudien du désir, René GIRARD introduit le concept de désir mimétique, celui-ci se définissant comme « (…) l'interférence immédiate du désir imitateur et du désir imité. En d'autres termes, ce que le désir imite est le désir de l'autre, le désir lui-même ». (source)

L'influence mimétique se trouvera surdéterminée lorsque l'autre sera revêtu d'un certain prestige (économique, culturel, hiérarchique, etc.). C'est bien le fondement du concept d'« influenceur/ceuse » sévissant sur les réseaux sociaux puisqu'il s'agit d'exercer une influence sur nos désirs. Emprise ô combien puissante puisque, nous le verrons plus loin, le versant narcissique du désir de l'objet trouve un écosystème idéal dans ces dispositifs conçus aux fins d'exploitation des failles égotiques de l'individu. Autre exemple, le rituel du shopping, dont le caractère collectif est évident, mêlant hésitations, allers-retours et usage intensif du smartphone, illustre le désir du partage du désir, celui-ci se substituant à l'objet comme but.



Le désir, par le biais de la

représentation schématique: espace social, capital culturel et capital social, orientation des choix de consommation (désirs) au regard des catégories sociales (à l'époque!). (source)

consommation, organise les groupes sociaux, traçant les limites qui les sépa

rent, établissant des hiérarchies. « Porter un tailleur en tweed, conduire un 4×4

ou
op
te
r
po
ur
le
s
co
uc
he
s
la
va
bl
es
pl
ut
ôt
qu
e
je
ta
bl
es
es
t
pl
us
qu
’u
ne
si
mp
le
qu
es

tion de « choix » ou de niveau de revenu. Ces pratiques renvoient à des obligati

ons
sociales,
des normes de consommation propres à chaque groupe auxquelles les

individus se conformentouchercherchent à s’émanciper» (Hélène DUCOURANT, Commen

t la consommation contribue à fabriquer des groupes sociaux, janvier 2023). Le

jugement que nous portons sur l’objet, son caractère plus ou moins désirable à

nos yeux, contribue à la distinction des classes sociales avertissait déjà le

sociologue Pierre BOURDIEU il y a quarante ans dans ‘La distinction. Critique sociologique

[al
e
du
ju
ge
me
nt
‘.

Ayant glissé du désir à l’objet du désir, l’objet, nous devons également brosser le tableau (qui nous permet de mesurer à nouveau la centralité du thème du désir dans nos questionnements) de l’effet-retour de notre désir, à savoir dans quelle mesure et à quelle profondeur nous sommes impactés par les objets désirés.

Ce que nous font les objets

Le diable introduisant au paradis terrestre le désir de l’objet / de la connaissance. Max Beckmann, Adam und Eve, (1917). Public domain, via Wikimedia Commons

Rappelons d’abord cet énoncé formulé

dans l’article précédant au départ d’une approche systémique des interdépendanc

es
en
tr
e
êt
re
s
vi
va
nt
s.
«
To
ut
e
ex
is
te
nc
e,
le
si
mp
le
fa
it
d’
êt
re
pr
és
en
t
à
la
vi
e,

vu
le
sy
st
èm
e
co
mp
le
xe
da
ns
le
qu
el
pr
en
ne
nt
pl
ac
e
le
s
re
la
ti
on
s
en
tr
e
vi
va
nt
s,
qu

e
ce
so
it
ic
i
et
ma
in
te
na
nt
ou
ai
ll
eu
rs
et
/o
u
da
ns
l’
av
en
ir
,
pè
se
su
r
d’
au
tr
es
ex
is

tences, humaines ou non (à la limite : toutes les autres existences). Tout comme (t

ou
te
s)
le
s
au
tr
es
ex
is
te
nc
es
(h
um
ai
ne
s
ou
no
n)
pè
se
nt
su
r
la
mi
en
ne
.
Il
no
us
fa
ut
do

nc
vo
ir
un
ré
se
au
de
re
sp
on
sa
bi
li
té
da
ns
le
qu
el
l’
êt
re
co
ns
ci
en
t
et
em
pa
th
iq
ue
ve
il
le

ra
à
ré
du
ir
e
au
ta
nt
qu
e
po
ss
ib
le
la
so
uf
fr
an
ce
de
l’
au
tr
e
(p
ri
s
au
se
ns
la
rg
e)
.
Pa

r
an
al
og
ie
à
la
no
ti
on
d’
em
pr
ei
nt
e
éc
ol
og
iq
ue
,
no
us
po
ur
ri
on
s
év
oq
ue
r
l’
em
pr
ei

nte del’objet, la trace qu’il imprime en advenant, non seulement de par les re

ssourcesqu’ilsest nécessaire de mobiliser pour le concevoir, le produire, assure

r
so
n
fo
nc
ti
on
ne
me
nt
,
gé
re
r
se
s
ex
te
rn
al
it
és
,
et
en
fi
n
sa
fi
n
de
vi
e,
ma
is
ég
al

ement
de
par
son
poids
dans
la
structuration
de
nos
existences,
dans
nos
relati

ons
avec
nos
semblables,
les
valeurs
que
nous
partageons,
nos
émotions,
nos

attentes et infinel’orientation toujours renouvelée de nos désirs.

Constatons ensuite qu’il se trouve des objets-cliquets ou objets déterminants, des objets dont l’adoption rendra toute marche arrière très délicate et/ou déterminera nécessairement l’adoption d’autres objets, structurera (directement ou indirectement) les modes de vie individuels ou collectifs,

voire déterminera divers choix sociétaux. Ivan ILLICH a bien mis en évidence ces déterminations, en parlant de monopole radical (d'un type d'objet et donc, généralement, d'un secteur économique).

Source inconnue.

Ainsi, au cours de la seconde moitié du XXème siècle, d'où nous parle Iv

an
IL
LI
CH
,
l’
au
to
mo
bi
le
no
n
se
ul
em
en
t
s’
es
t
em
pa
ré
e
de
la
ma
je
ur
pa
rt
ie
de
s
be
so

insendéplacement (ce qu’il appelle ‘le transit’), mais a tout autant modelé l’

organisation tant de l’espace – en accroissant considérablement les distances à

parcourir dans les activités quotidiennes (distances entre lieu de résidence, de

travail, de loisir, écoles, centres commerciaux) que du temps (surchargé d’acti

vi
té
s
à
ré
al
is
er
su
r
un
e
jo
ur
né
e,
cu
mu
l
de
pl
us
ie
ur
s
em
pl
oi
s
à
te
mp
s
pa
rt
ie
l)

,
de
ma
ni
èr
e
te
ll
e,
si
ra
di
ca
le
me
nt
do
nc
,
qu
e
ce
re
mo
de
la
ge
em
pê
ch
e
‘d
e
fa
ct
o’
(o

u
en
to
ut
ca
s
re
nd
ex
tr
êm
em
en
t
di
ff
ic
il
e)
to
ut
e
ré
vi
si
on
de
ch
oi
x.
Il
es
t
ef
fe
ct
iv

ement devenu impossible de réaliser sur une journée, à pied ou à vélo, un ensemble

de
tâ
ch
es
qu
ot
id
ie
nn
es
pr
og
ra
mm
ée
s
da
ns
le
ca
dr
e
d’
un
e
ex
is
te
nc
e
ba
sé
e
su
r
la
di

sp
on
ib
il
it
é
d’
un
e
vo
it
ur
e.
L’
ab
an
do
n
de
ce
ll
e-
ci
au
pr
of
it
d’
un
au
tr
e
mo
de
de
tr
an

si
t
ex
ig
er
ai
t
do
nc
un
e
re
mi
se
à
pl
at
de
no
mb
re
ux
ch
oi
x
de
vi
e
(i
nd
iv
id
ue
ls
ma
is
au

ssi collectifs : construction d’infrastructures par exemple).

Nous pouvons nous livrer à ce même exercice à propos de l’emprise de l’ordiphone (dit ‘smartphone’) sur nos existences, remplaçant en quelques années (dès 2014), non seulement le téléphone fixe ou le portable classique (gsm) mais également d’autres outils (carte géographique, répertoire, etc. remplacés par les applications dédiées) au

point que le 6 février est devenu la ‘journée sans portable’ , qu’il s’avère en pratique très difficile de vivre sans cet appareil, ne serait-ce que pour accomplir des démarches bancaires ou administratives (on voudra bien se rappeler comment notre ordiphone avait été détourné par le gouvernement comme outil d’apartheid durant la pandémie de covid) et que la vie sociale de la plupart de nos congénères connaîtrait un terrible collapsus (pour quelques jours sans doute) si d’un instant à l’autre le smartphone devait disparaître de leur existence.

> *Toute société qui impose sa règle aux modes de déplacement opprime en fait le transit au profit du transport. Partout où non seulement l’exercice de privilèges, mais la satisfaction des plus élémentaires besoins sont liés à l’usage de véhicules surpuissants, une accélération involontaire des rythmes personnels se produit. Dès que la vie quotidienne dépend du transport motorisé, l’industrie contrôle la circulation. Cette mainmise de l’industrie du transport sur la mobilité naturelle fonde un monopole bien plus dominateur que le monopole commercial de Ford sur le marché de l’automobile ou que celui, politique, de l’industrie automobile à l’encontre des moyens de transport collectifs. Un véhicule surpuissant fait plus: il engendre lui-même la distance qui aliène. A cause de son caractère caché, de son retranchement, de son pouvoir de structurer la société, je juge ce monopole radical.*
>
> *Yvan ILLICH, Énergie et équité*

Diagnostic radical, solution définitive. (source inconnue)

Ces exemples nous amènent à penser que les objets nous possèdent au moins autant

que
nous
les
possédons,
non
seulement
du fait de leur prégnance sur notre dynami

que psychique, ainsi que nous l’avons vu précédemment, mais tout autant par l’in

fl
ue
nc
e
dé
te
rm
in
an
te
qu
’i
ls
pe
uv
en
t
ex
er
ce
r
su
r
la
st
ru
ct
ur
at
io
n,
y
in
cl
us
su
r

le
lo
ng
te
rm
e,
de
no
tr
e
ex
is
te
nc
e.

L’
ob
je
t
re
st
e
au
jo
ur
d’
hu
i
en
co
re
,
bi
en
év
id

Des mythes et du mythe’, une première réflexion dans l’article ‘Pilule bleue ou pilule rouge’.

em
me
nt
,
un
su
je
t
d’
in
té
rê
t
po
ur
so
ci
ol
og
ue
s,
an
th
ro
po
lo
gu
es
et
ph
il
os
op
he
s.
Sa
ce

nt
ra
li
té
da
ns
le
mo
nd
e
co
nt
em
po
ra
in
et
se
s
im
pa
ct
s
su
r
no
tr
e
im
ag
in
ai
re
,
no
tr
e

vi
si
on
du
mo
nd
e,
no
s
my
th
es
ou
no
tr
e
ra
pp
or
t
à
l’
au
tr
e
(h
um
ai
n
et
no
n-
hu
ma
in
),
su

sc
it
en
t
un
e
pr
od
uc
ti
on
do
nt
je
n’
en
vi
sa
ge
ra
i
mê
me
pa
s
de
re
nd
re
co
mp
te
.
De
ux
ou
vr

ag
es
pa
ru
s
ré
ce
mm
en
t
me
pe
rm
et
tr
on
t
de
fa
ir
e
l’
im
pa
ss
e
su
r
un
te
l
pe
ns
um
.
Ap
rè

s
Ma
nu
el
CH
AR
PY
et
Gi
l
BA
RT
HO
LE
NS
(L
’é
tr
an
ge
et
fo
ll
e
av
en
tu
re
du
gr
il
le
-
pa
in
,
de

la
ma
ch
in
e
à
co
ud
re
et
de
ce
ux
qu
i
s’
en
se
rv
en
t,
Pr
em
ie
r
Pa
ra
ll
èl
e,
20
21
)
d’
un
cô
té

,
de
Je
an
ne
GU
IE
N
(L
e
co
ns
um
ér
is
me
à
tr
av
er
s
se
s
ob
je
ts
,
Éd
it
io
ns
Di
ve
rg
en
ce
,

2021) de l’autre, nous mettrons en évidence trois fonctions latentes (c’est-à-di

re
no
n
co
ns
ti
tu
ti
ve
s
de
no
tr
e
dé
si
r)
de
l’
ob
je
t.
Le
te
rm
e
de
‘f
on
ct
io
n’
n’
es
t
pa
s

à
co
ns
id
ér
er
da
ns
un
se
ns
té
lé
ol
og
iq
ue
(l
’o
bj
et
x
n’
a
pa
s
ét
é
in
st
au
ré
po
ur
su
sc
it

er
l’
ef
fe
t
y)
ma
is
pl
ut
ôt
co
mm
e
un
e
«
ac
ti
vi
té
dé
te
rm
in
ée
dé
vo
lu
e
à
un
él
ém
en
t
d’

un
en
se
mb
le
ou
à
l’
en
se
mb
le
lu
i-
mê
me
»
,
un
ef
fe
t
st
ru
ct
ur
an
t
et
au
to
-
en
tr
et
en
u

en
qu
el
qu
e
so
rt
e.
No
us
no
te
ro
ns
en
gu
is
e
de
li
mi
na
ir
e
qu
e
le
s
ob
je
ts
n’
ap
pa
ra
is
se

nt
pa
s
su
r
le
ma
rc
hé
se
ul
em
en
t
pa
rc
e
qu
’i
ls
so
nt
de
ve
nu
s
te
ch
ni
qu
em
en
t
ré
al
is
ab

le
s
ma
is
d’
ab
or
d
pa
rc
e
qu
’i
ls
s’
in
tè
gr
en
t
da
ns
un
en
vi
ro
nn
em
en
t
so
ci
o-
éc
on
om
iq

ue
(u
ne
in
té
gr
at
io
n
dé
jà
év
oq
ué
e
pl
us
ha
ut
da
ns
le
sy
st
èm
e
de
s
ob
je
ts
de
Je
an
BA
UD
RI

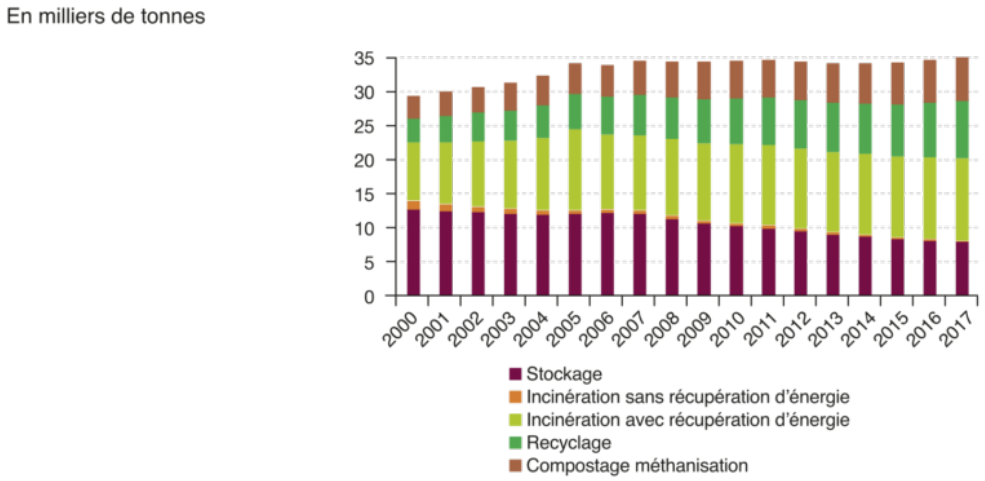
LL
AR
D)
.
Ai
ns
i,
le
go
be
le
t
je
ta
bl
e
s’
in
sè
re
da
ns
la
mo
di
fi
ca
ti
on
de
s
co
mp
or
te
me
nt

s
al
im
en
ta
ir
es
(f
as
t-
fo
od
),
l’
év
ol
ut
io
n
de
s
ra
pp
or
ts
en
tr
e
vi
e
pr
iv
ée
et
vi
e
pr

of
es
si
on
ne
ll
e,
et
c

Les fonctions latentes de l’objet

La première fonction de l’objet que nous retiendrons de ces études est celle de l’**opacification de notre relation à l’autre (humain et non-humain) et au monde**. Celle-ci se joue d’abord sur le volet technique de l’objet. On ne le voit pas, caché derrière un design hermétique, on le comprend moins encore, mais cette opacité est généralement déguisée en une ergonomie rendant l’usage de l’objet d’une facilité minimaliste : presser le bouton ‘on’. Nous avons affaire à une boîte noire ; nous ne sommes en fait pas si éloignés de la magie. La poubelle, jusqu’à l’avènement de l’ère du tri, faisait miraculeusement disparaître le déchet, qui cessait d’exister une fois avalé par la boite à ordures. Aujourd’hui nous trions les déchets, ou plutôt nous nous en débarrassons dans un système de traitement dont nous ignorons tout, dans l’auto-illusion d’un recyclage pourtant peu probable (voir graphique ci-dessous), ce qui finalement ne représente pas une grande différence en termes de pensée magique.



Selon les chiffres du Ministère de la transition écologique et du développement des territoires, moins de 15 % des déchets ménagers sont recyclés ou compostés (source).

Le supermarché, avec sa structure et ses codes spécifiques, amplifie l'aliénation consumériste portée par l'objet. *(Nicolas VIGIER)*

Cette opacification porte également sur l'origin

e,
le
parcours
de l'objet,
avant
qu'il
n'arrive
à portée
de notre
désir.
Il
semblera

it
en
ef
fe
t
qu
e
de
no
mb
re
ux
ob
je
ts
to
mb
en
t
du
ci
el
.
De
ux
ex
em
pl
es
.
La
br
iq
ue
de
la
it

s’
est
t
auto
-
prod
uite
dans
le
rayon
du
supe
rmarché,
où je
la
déco
uvre
.
S’
il
n’
y
avai

t le dessin de la vache (forcément sympathique) sur la face avant, on aurait pu croire

que c’est le rayon qui en aurait en quelque sorte nuitamment accouché. Cette mo

nt
re
co
nn
ec
té
e
es
t
my
st
ér
ie
us
em
en
t
ap
pa
ru
e
da
ns
ma
bo
ît
e
au
x
le
tt
re
s
qu
el
qu
es

jours après avoir cliqué sur un bouton sur le site d’Amazon. La tronche du livreu

r,
ou
so
n
ac
ce
nt
,
sa
ns
pa
rl
er
de
se
s
ho
ra
ir
es
ou
de
sa
ré
mu
né
ra
ti
on
?…
n’
ex
is
te
nt
pa
s.

Les forçats du travail qui, en Chine ou au Vietnam, ont assemblé et emballé l’appa

reil
…
n’
existent pas. Les machines hyper sophistiquées produisant les micropro

ce
ss
eu
rs
et
le
s
en
je
ux
gé
os
tr
at
ég
iq
ue
s
au
to
ur
de
ce
tt
e
fi
li
èr
e
…
n’
ex
is
te
nt
pa
s.

Les monstrueux ravages environnementaux, les maladies, les déplacements de po

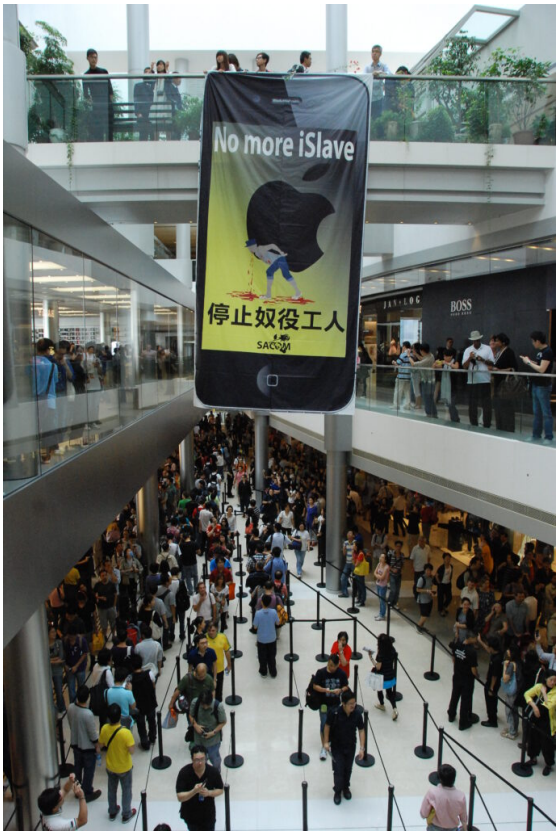
pulations liés à l’extraction des minerais … n’existent pas. La mafia des transp

ortsmaritimes, la logistique mondiale avec ses millions de conteneurs, ses infras

tr
uc
tu
re
s
po
rt
ua
ir
es
gé
an
te
s,
se
s
mi
ll
ia
rd
s
de
ki
lo
mè
tr
es
pa
rc
ou
ru
s
pa
r
de
s
po

ids lourds … n’existent pas. Une opacité des objets donc, à l’aune de laquelle no

us
pouvons
mesurer
le côté irrationnel
et autonome du désir.



Désir parfois contesté (ici de par les souffrances engendrées par la production de l'objet) en adoptant les codes de communication propres à la publicité. *Protest outside the new Apple Store in Hong Kong for ignoring its suppliers' severe labor abuse issues* (source: SACOM).

L'objet, ensuite, exerce une fonction de **renforcement des structures socio-économ**

iques en place. D’une partil accentue bien souvent la division genrée des tâches do

mestiques (l'exemple classique – mais qui fonctionne toujours - de la perceuse po

ur
mo
ns
ie
ur
et
de
l’
as
pi
ra
te
ur
de
ta
bl
e
po
ur
ma
da
me
).
Ma
is
il
su
sc
it
e
ég
al
em
en
t
di
ve

rs
es
fo
rm
es
de
dé
pe
nd
an
ce
et
d’
al
ié
na
ti
on
,
ai
ns
i
qu
e
no
us
l’
av
on
s
vu
un
pe
u
pl
us
tô

t
av
ec
la
vo
it
ur
e
ou
le
sm
ar
tp
ho
ne
.
L’
ob
je
t
no
us
fo
rc
e
à
no
us
ac
qu
it
te
r
de
di
ve
rs

es dépenses liées à son acquisition, son entretien ou à son fonctionnement, al

imentaintains la machine économique destinée à produire toujours davantage de pl

us
-
va
lu
es
fi
na
nc
iè
re
s,
di
ri
gé
es
ve
rs
un
no
mb
re
re
st
re
in
t
de
bé
né
fi
ci
ai
re
s,
do
nt
il

accroît dès lors la puissance (augmentant conséquemment la capacité de peser su

r
nos
choix,
etc’
est
re
pa
rti)
.
La
re
la
ti
on
en
tr
e
dé
si
r
et
sy
st
èm
e
ca
pi
ta
li
st
e

nécessiterait bien d’autres développements, auxquels il ne nous est pas possible

de nous livrer ici. Une matière pour un prochain article.

L’objet, enfin, opère **une hétéronomisation des individus et des groupes**. Cet énoncé apparaît en contradiction avec le concept d’objet libérateur : ma voiture c’est ma liberté, le gps me rend plus libre de circuler, le lave-vaisselle me libère du temps pour vivre. Mais la voiture me force d’abord à dégager des moyens financiers importants, m’incluant d’office dans un système coercitif d’emploi, crédit, etc. Elle exige la mise en place de stratégies de rangement (parking, garage), de nettoyage, d’entretien, de contrôle technique. Elle suscite la création de lieux interdits aux transits non mécanisés (autoroute, parking). Le gps contrairement à la carte ne

m’offre qu’une vision microscopique du territoire dans lequel je me déplace, complètement digitale, virtuelle (toute analogie avec le territoire ayant disparu), des images affichées en permanence remplaçables et remplacées. Le territoire se réduit à un espace traversé en allant du point A au point B, le gps me privant de toute relation à celui-ci, de toute possibilité d’enrichissement. Une fois hors service (panne, couverture satellitaire défaillante), il m’abandonne au milieu d’une terra incognita.

Il est jusqu’à nos démarches d’émancipation qui peuvent se trouver perverties par l’objet et son désir. Aurions-nous, par exemple, le souhait de nous assurer une certaine autonomie alimentaire en cultivant un potager ? Aussitôt surgit une offre inépuisable d’objets qui bien vite nous apparaîtront comme désirables : terreau, semences, plants, outils manuels, outils motorisés, brouettes, bâches, filets, films, voiles de forçage, serres, couches, piquets, tuteurs, produits de protection contre les maladies ou les nuisibles, etc.

Karl MARX// évoquait le fétichisme de la marchandise. Nous sommes peut-être allés plus loin encore en montrant l’aliénation profonde que représente le désir. Nous bouclons la boucle en quelque sorte, qui nous ramène à l’individu.

Désir narcissique

Désirer avoir c’est désirer être : être celui que je ne suis pas, c’est-à-dire moi + l’objet, une fantasmatisation d’un moi ‘meilleur’, ‘augmenté’ dirions-nous, soulagé de ses angoisses, valorisé socialement. Libéré aussi, temporairement du moins, de la tension du désir en cours. Une fois le désir éteint, le fantasme se dégonfle en général assez rapidement et l’on se retrouve avec l’objet dépouillé de l’aura dont on l’avait inconsciemment entouré, et surtout une frustration de type narcissique donc, une tension qui très vite se portera sur un autre objet et grandira avec le désir de celui-ci. Le désir, une stratégie de l’ego ? Désirer avoir ne serait pas l’amour

de l’objet mais la tension vers un soi plus aimable (dans le miroir, le selfie ou le regard de l’autre). Une attitude particulièrement sollicitée dans un monde où l’individu narcissisé est érigé en modèle.

C’est à peu près ce que nous disait, René GIRARD « Tout désir est désir d’être » (Quand ces choses commenceront…, Paris, Arléa, 1994). Le père de la théorie mimétique, à laquelle nous nous sommes intéressés un peu plus haut, souligne ainsi l’aspect métaphysique du désir et l’on comprend mieux l’impossibilité qu’il y aurait à satisfaire définitivement celui-ci.

Désir et désir d’existence

> *J’apprends à vouloir tout et à n’attendre rien, guidé par la seule constance d’être humain et la conscience de ne l’être jamais assez*
>
> *Raoul Vaneigem Nous qui désirons sans fin.*

Serions-nous occupés ici à instruire à l’envers du désir un dossier exclusivement à charge ? A considérer celui-ci comme le mal absolu dont il nous faudrait, si d’aventure la chose s’avérait faisable, nous défaire ? Les développements auxquels nous nous sommes livrés dans une bonne part de cet article pourraient le laisser croire. On sent confusément pourtant que le désir c’est aussi la vie, l’absence totale de désir constituant une sorte d’état de mort psychique.

Creusant au plus profond, nous découvrons en effet un désir fondamental, le désir d’exister. Pas seulement le désir de vivre plutôt que de mourir, mais le désir en quelque sorte de déploiement de notre existence en tant qu’être vivant. Sur un plan lexical, si le terme de désir se définit en premier, c’est le chemin que nous avons suivi jusqu’ici dans l’article, par l’attirance de l’objet (« aspiration profonde de l’homme

vers un objet qui réponde à une attente »), il existe une seconde acception du terme, vu alors comme une « aspiration instinctive de l'être à combler le sentiment d'un manque, d'une incomplétude ». Ici nulle mention de l'objet mais on se réfère par contre à l'instinct, donc à une composante fondamentalement innée (ce qui n'est vraisemblablement pas le cas de l'attrait suscité par le nouvel iPhone SE). Le manque évoqué serait d'un ordre plus existentiel. Une telle aspiration peut être explorée selon divers éclairages et innombrables sont les écoles philosophiques, religions ou pratiques commerciales qui se sont donné pour mission de répondre à l'incomplétude dont il est question, avec des bonheurs on ne peut plus variables. Dans l'esprit où se construit ce blog, cette aspiration devrait nous inspirer lorsqu'il s'agira de comprendre quelle est la force qui, du plus profond de notre être, nous pousse à résister à la catastrophe.

S'il est un système philosophique qui intègre intimement cette notion du désir d'existence, c'est bien celui développé au milieu du XVIIème siècle par Baruch SPINOZ, lequel a forgé le concept de 'conatus', que l'on peut définir par l'effort (de l'individu) de persévérer dans son être.

> *Proposition 6 : Toute chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être.*
>
> *Proposition 7 : L'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien de plus que l'essence actuelle de cette chose.*
>
> *Baruch Spinoza, Éthique, 3ème partie (1677)*

On voit que l'absence d'une telle tension, de ce désir existentiel fondamental, équivaut à la négation de l'existence, à la mort. Le désir dont il est question ici est consubstantiel de l'existence même, il est partie intégrante du principe de vie. Ainsi nous parle Raoul VAN EIGEM dans la

citation qui introduit le présent chapitre. **C’est la captation par l’objet du désir de développer nos existences, sous des formes et selon des processus divers, ainsi que nous l’avons longuement détaillé dans les chapitres qui précèdent, qui nous introduit dans l’aliénation.**

Le terme ‘effort’ doit être considéré avec attention. Nous avons évoqué « L’énergie qui fait existence. C’est cette énergie qu’il nous faut retrouver, développer, partager » – dans l’article ‘L’énergie qu’il nous faut‘.

ué
ju
sq
ue
là
le
dé
si
r,
et
vo
ic
i
qu
e
SP
IN
OZ
A
co
nv
oq
ue
l’
ef
fo
rt
.
Ne
se
ra
it
-
ce
pa
s
co

nt
ra
di
ct
oi
re
 ?
Il
no
us
fa
ut
co
mp
re
nd
re
qu
e
le
dé
si
r
de
pe
rs
év
ér
an
ce
da
ns
l’
êt
re
ne
s’

éc
ou
le
pa
s
ai
sé
me
nt
co
mm
e
l’
ea
u
du
ru
is
se
au
,
da
ns
le
se
ns
de
la
pe
nt
e.
Si
ce
tt
e
as
pi

ra
ti
on
es
t
co
ns
ub
st
an
ti
el
le
à
no
tr
e
ex
is
te
nc
e,
el
le
se
he
ur
te
né
an
mo
in
s
à
de
mu
lt

ip
le
s
ob
st
ac
le
s,
ta
nt
ex
té
ri
eu
rs
(c
on
tr
ai
nt
es
ph
ys
iq
ue
s,
gé
og
ra
ph
iq
ue
s,
so
ci
al
es

,
et
c)
qu
’i
nt
ér
ie
ur
es
,
en
pa
rt
ic
ul
ie
r
l’
én
er
gi
e
qu
’i
l
fa
ut
dé
pl
oy
er
au
x
fi
ns
de

pe
rs
év
ér
er
da
ns
so
n
êt
re
.
La
mé
ta
ph
or
e
én
er
gé
ti
qu
e
d’
ai
ll
eu
rs
,
ce
ll
e
qu
i
po
ll

ue
to
uj
ou
rs
no
s
im
ag
in
ai
re
s
de
pu
is
la
ma
ch
in
e
à
va
pe
ur
,
es
t
sa
ns
do
ut
e
in
ad
ap
té

e
à
l’
ex
pl
or
at
io
n
de
te
l
pr
oc
es
su
s.
No
us
te
nt
er
on
s
pe
ut
-
êt
re
d’
au
tr
es
ap
pr
oc
he

s
da
ns
un
pr
oc
ha
in
ar
ti
cl
e.

En attendant, nous comprenons déjà que l'actualisation de cette aspiration profonde de notre être nous coûtera. Mais nous pressentons tout autant qu'en faire l'économie reviendrait à la négation de ce que nous sommes, au refus d'embarquer dans le flux de l'existence. Les termes du choix s'éclaircissent. Au cours d' une errance solitaire sur l' Ighil M'Goun, m'était venue cette sensation, presque physique telle que vécue là-haut, de la nécessité de 'voir grand', d'une ambition. « Le terme inquiète ? Effectivement, ambition et démesure sont les deux mamelles des pires fourvoiements humains. Mais j'use ici du terme, souvent péjoratif donc, dans une acception secondaire, au sens du « désir d'accomplir, de réaliser une grande chose, en y engageant sa fierté, son honneur ». Fierté et honneur étant un peu trop narcissiquement connotés à mon goût, la définition des « grandes choses » étant plus que relative, le terme de « désir », simple à première vue, me paraissant nécessiter de futures explorations soutenues, j'userai donc du terme 'ambition' comme d'une « tension vers un accomplissement ». » Nous y sommes aujourd'hui, dans cette « exploration soutenue » qu'à l'époque j'appelais de mes vœux. Il ne s'agit donc nullement d'une ambition d'ordre économique ou social, il ne s'agit pas non plus de la réalisation d'un soi narcissique, inépuisable fonds de commerces pour coaches et psys, nous avons dit

« tension vers un accomplissement ». Nous y reviendrons certainement une autre fois.

« Une tension vers un accomplissement » dans l'article 'Voir grand'.

A mi-parcours

Partis d'un distinguo entre l'animal et l'homme, nous avons tenté un essorage des concepts de besoin et de désir. Nous nous sommes ensuite aperçus que le désir n'appartient pas à l'individu x comme lui appartient sa rate ou sa rotule droite. Nous touchons maintenant du doigt les questions du libre arbitre ou de la liberté, voire de l'individuation. Ces thèmes sont inévitables dans la recherche engagée, mais nous poserons ici la limite de notre investigation du jour sur cette face de la montagne. A poursuivre dans un prochain article donc. Néanmoins, nous comprenons déjà que le désir exerce sur notre existence un pouvoir déterminant mais aussi qu'il n'est pas strictement nôtre mais socialement, culturellement et économiquement orienté, fléché. Enfin nous avons appris à distinguer désir d'objet (rappelons le, bien plus large et bien plus impliquant qu'une simple aspiration à la possession) et désir d'être, ou plus précisément désir de persévérer dans son être, afin de différencier celui-ci du volet narcissique du désir de l'objet. Nous avons observé l'articulation de ces deux concepts.

Après une approche plutôt statique du désir, au moyen d'une analyse de type sémantique pourrions nous dire, plus structuraliste et même métaphysique ensuite, il pourrait se révéler profitable de tenter une démarche plus dynamique de

celui-ci, ses mouvements, ses transformations. A quoi pourrait ressembler une ‘économie’, un ‘ordonnancement’ du désir ? Penchons-nous sur la trace de celles et ceux qui nous ont précédés dans cette voie.

Ordonnancements du désir, un équilibre instable entre manque et puissance

> *La plupart de nos désirs sont à réinventer. Tout l’art consiste à les rapporter à la vie, en sorte qu’ils reprennent leur cours sans que les barrages ordinaires les fassent refluer sous le signe de la mort.*
>
> *Raoul VANEIGEM (ibidem)*

“Jouissez sans entraves”, Henri Cartier-Bresson, mai 1968, Rue de Vaugirard (source)

Réinventer nos désirs ? Le militant situationnis

te
a
bi
en
co
nn
u
ma
i
68
,
lo
rs
qu
e
le
s
mu
rs
in
vi
ta
ie
nt
à
jo
ui
r
sa
ns
en
tr
av
es
.
Jo
ui

r
sa
ns
en
tr
av
es
,
as
so
uv
ir
no
s
dé
si
rs
sa
ns
en
tr
av
es
.
La
ri
gi
di
té
du
ca
rc
an
so
ci
al
et

mo
ra
l
de
l’
ép
oq
ue
po
ur
ra
it
ex
pl
iq
ue
r
la
ra
di
ca
li
té
du
sl
og
an
ma
is
il
n’
es
t
pa
s
in
in

téressant d’ensaisir la (petite) histoire. En 1966 paraît le fascicule ‘De la misè

re
en
mi
li
eu
ét
ud
ia
nt
’
pu
bl
ié
pa
r
l’
in
te
rn
at
io
na
le
si
tu
at
io
nn
is
te
,
à
la
qu
el
le
pa

rt
ic
ip
ai
t
dé
jà
le
ph
il
os
op
he
be
lg
e.
L’
op
us
cu
le
s’
ét
al
e
sa
ns
co
mp
la
is
an
ce
su
r
la
si

tu
at
io
n
mi
sé
ra
bl
e
de
s
ét
ud
ia
nt
s
et
le
ur
s
av
en
ir
s
to
ut
s
tr
ac
és
de
‘p
et
it
s
ch
ef

s’au service du capitalisme. Et de conclure en appelant à une révolution prolétarie

nne festive. « Le jeu est la rationalité ultime de cette fête, vivre sans temps

mort et jouir sans entraves sont les seules règles qu'il peut connaître». Même si ce

n’
ét
ai
t
nu
ll
em
en
t
le
pr
op
os
de
s
si
tu
at
io
nn
is
te
s,
il
se
mb
le
ra
it
qu
e
ce
t
ap
pe
l
ai

t
su
rt
ou
t
ét
é
co
mp
ri
s
su
r
le
pl
an
se
xu
el
pa
r
de
s
ét
ud
ia
nt
s
is
su
s
po
ur
la
pl
up
ar

t (c’était la règle à l’époque) d’une moyenne et petite bourgeoisie aux mœurs

étriquées et à la morale austère. Après s’être épuisés au lit (ou ailleurs) ou lo

rs
d’
as
se
mb
lé
es
gé
né
ra
le
s
fo
ut
ra
qu
es
et
in
te
rm
in
ab
le
s,
la
nc
é
qu
el
qu
es
pa
vé
s
ve
rs

des CRS qui feraient bien rigoler les ‘robocops’ que nous connaissons aujourd’

hui, s’apercevant finalement qu’ils remettaient en question des privilèges sommes

toutes bien appréciables, un avenir finalement plutôt confortable, une fois le prin

temps passé, se trouvant fort dépourvus lorsque la bise fut venue, la plupart d’en

tr
e
eu
x
en
qu
il
la
bi
en
sa
ge
me
nt
l’
or
ni
èr
e
de
pa
pa
et
ma
ma
n
et
s’
en
al
la
bo
ss
er
po
ur
le

patron, à moins que, vestes retournées, toute honte bue, ils ne se reconvertissen

t, tel Dany-le-rouge, enchantres du libéralisme. Ainsi que l'écrit Serge LATO

UC
HE
« Il est apparu par la suite que la liquidation des racines, des identités

et des interdits (…) à la suite de Mai-68 était, pour une large part, conforme

au
programme
ultra-libéral
de
destruction
des
liens
sociaux
et
des
collectifs

,
qu
i
a
tr
io
mp
hé
av
ec
l’
ac
ce
ss
io
n
au
po
uv
oi
r
de
Ma
rg
ar
et
TA
TC
HE
R,
en
19
79
,
ce
qu
i

explique certains ex-soixante-huitards se sont parfaitement reconvertis

dans le business » (Remember Baudrillard, Fayard, 2019). Margaret TATCHER, rappel

on
s
le
,
c’
es
t
«
Th
er
e’
s
no
su
ch
th
in
g
as
so
ci
et
y.
Th
er
e
ar
e
in
di
vi
du
al
me
n
an
d

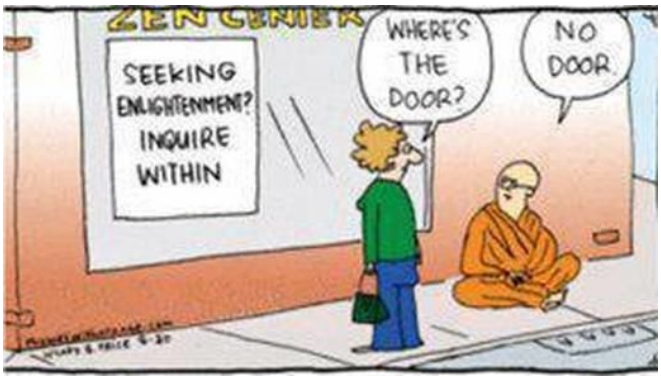
women and there are families » .

Réinventer nos désirs n’est donc pas une mince affaire et dépasse largement le niveau des coucheries. Libérer le refoulé n’est pas réinventer nos moteurs. Nous percevons à quel point la colonisation de nos imaginaires nous maintient au sein d’une boucle dans laquelle le désir joue le rôle de la locomotive lancée à toute bringue sur le circuit miniature circulaire de notre existence. Quelle(s) forme(s) pourrai(en)t prendre, non pas une soustraction à, mais peut-être une émancipation du désir ?

Le désir du Bouddha

« Les quatre nobles vérités à l’origine du bouddhisme sont : la vérité de la souffrance ou de l’insatisfaction inhérente, la vérité de *l’origine de la souffrance* engendrée par le désir et l’attachement, la vérité de la possibilité de la *cessation de la souffrance* par le détachement, entre autres, et finalement la vérité du *chemin menant à la cessation de la souffrance*, qui est la voie médiane du noble sentier octuple« .(wikipedia). Siddhartha GAUTAMA, édictant ces quatre nobles vérités lors du premier sermon qui suivra son éveil,

désigne bien le désir comme l’origine de la souffrance. S’affranchir du désir pour supprimer cette souffrance en s’efforçant de se détacher de celui-ci constitue une démarche qui entre en collision frontale avec ce que nous avons compris, avec l’aide de SPINOZA, du désir de déployer son existence, propre à tout être (conatus). Il nous faudrait suivre la voie médiane, dont la dénomination ne doit pas laisser à penser qu’il s’agirait de ce qu’un esprit occidental ‘mainstream’ considérerait comme un ‘juste milieu’. Il ne nous est évidemment pas possible de rendre justice ici à ces thèses par une présentation détaillée. A côté du détachement du désir, l’absence de soi et l’impermanence constitueraient les premiers pas dans le noble sentier.



source inconnue

Imaginons-nous interrogeant un quidam dans la file de

vant le camion du boucher sur le marché. Notre objectif consiste à évaluer autour

de
no
us
le
de
gr
é
de
co
mp
ré
he
ns
io
n
du
me
ss
ag
e
du
Bo
ud
dh
a.
Pr
em
ie
r
in
te
rl
oc
ut
eu
r
:

«
C’
est
zen
le
boud
dhis
me
et
c’
est
cool
d’
être
cool
(de
plus
la
te
in
tes
fran
de
la
ro

be
du
mo
in
e
s’
ac
co
rd
e
va
ch
em
en
t
bi
en
à
la
pe
au
cu
iv
ré
e
de
so
n
cr
ân
e
br
il
la
nt
).
De

gr
é
zé
ro
.
In
te
rl
oc
ut
eu
r
su
iv
an
t:
«
J’
ai
co
mp
ri
s
qu
e
ma
so
uf
fr
an
ce
pr
ov
ie
nt
de
me

s
dé
si
rs
,
il
me
fa
ut
él
im
in
er
le
dé
si
r
».
De
gr
é
un
.
De
rn
ie
r
in
te
rl
oc
ut
eu
r
:
«
Mo

n
dé
si
r
d’
él
im
in
er
le
dé
si
r
ét
an
t
lu
i-
mê
me
un
dé
si
r
je
su
is
pr
is
da
ns
un
f*
**
**
g
pa

radoxe ! » . Degré deux . Achacund’entre nous maintenant de découvrir les troi

sième, quatrième … xème de grés. Le dense héritage que nous laisse GAUTAMA ne pour

rajamais se réduire à un ‘how to’. Pas de didacticiel ici, mais une démarche personn

nelle nécessairement très impliquante. La pertinence de cette pensée pour le sujet

qui est le nôtre aujourd’hui, au regard de nos visées à moyen ou long terme également

ent,
ne
fait
à
mes
yeux
aucun
doute.
Nous
y
reviendrons
donc
certainement
lors
du
tr

aitement d’autres problématiques. Passons maintenant à une proposition d’écon

omie du désir ressortant d’une toute autre inspiration, une approche rationnell

e,
tout
en
contrastes
avec
celle
du
Bouddha.
Mais
n'est-ce
pas
de
la
différence
que
na

î t
l a
c o
m p
r é
h e
n s
i o
n
?

Recouvrer et élargir notre puissance d’être

La
re
le
ct
ur
e
fo
ui
ll

éeVoir ‘Colonisation mentale du capitalisme, imaginaire decorseté’ dans l’article ‘Pilule bleue ou pilule rouge ?‘.
Ba
ru
ch
SP
IN
OZ
A
et
so
n
œu
vr
e

d’
un
fo
rm
al
is
me
qu
as
im
en
t
ma
th
ém
at
iq
ue
pa
r
un
éc
on
om
is
te
co
nt
em
po
ra
in
br
il
la
nt
et

ph
il
os
op
he
po
in
ti
ll
eu
x,
Fr
éd
ér
ic
LO
RD
ON
,
no
us
as
su
re
un
e
mo
is
so
n
de
dé
ve
lo
pp
em
en

t
pe
rc
ut
an
ts
.
S’
in
té
re
ss
an
t
au
co
nt
ex
te
sp
éc
if
iq
ue
de
la
re
la
ti
on
sa
la
ri
al
e
(q
ui

dé
pa
ss
e
la
rg
em
en
t
le
se
ul
sa
la
ir
e)
,
LO
RD
ON
no
us
ex
pl
iq
ue
(d
an
s
Ca
pi
ta
li
sm
e,
dé
si

r
et
se
rv
it
ud
e,
La
Fa
br
iq
ue
,
20
10
)
co
mm
en
t
ce
ll
e-
ci
pe
rm
et
un
en
rô
le
me
nt
du
co
na
tu

s
pa
r
le
dé
si
r-
ma
ît
re
pa
tr
on
al
,
se
lo
n
un
e
la
rg
e
pa
le
tt
e
de
st
ra
té
gi
es
,
ce
ll
es

-
ci
ay
an
t
év
ol
ué
au
co
ur
s
de
l’
hi
st
oi
re
du
sa
la
ri
at
po
ur
en
ar
ri
ve
r
à
la
si
tu
at
io
n

qu
e
no
us
co
nn
ai
ss
on
s
au
jo
ur
d’
hu
i
de
mo
bi
li
sa
ti
on
to
ta
le
de
l’
in
di
vi
du
,
y
co
mp
ri

s
da
ns
se
s
af
fe
ct
s
jo
ye
ux
,
l’
al
ig
ne
me
nt
co
mp
le
t
du
co
na
tu
s
su
r
le
dé
si
r-
ma
ît
re

.
L’
ex
pl
oi
ta
ti
on
de
s
pa
ss
io
ns
co
nt
en
ue
da
ns
la
re
la
ti
on
sa
la
ri
al
e
pr
oc
èd
e
pa
r
co

li
né
ar
is
at
io
n,
l’
ob
je
ct
if
ét
an
t
de
fo
rc
er
l’
al
ig
ne
me
nt
du
ve
ct
eu
r
d,
fi
gu
ra
nt
le
dé

si
r
de
l’
in
di
vi
du
,
su
r
le
ve
ct
eu
r
D,
le
dé
si
r-
ma
ît
re
,
te
l
qu
e
fi
xé
pa
r
l’
en
tr
ep

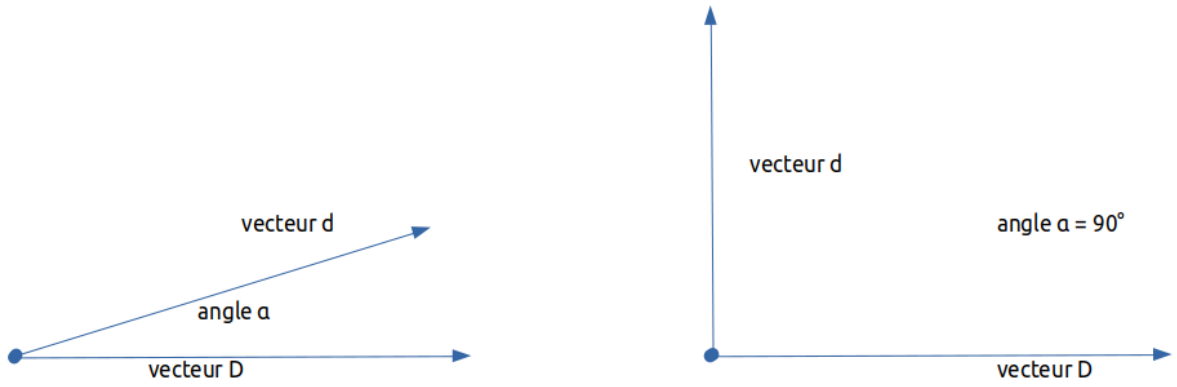
ri
se
/
pa
tr
on
/
ac
ti
on
na
ir
es
.
No
us
ob
se
rv
on
s
do
nc
un
dé
to
ur
ne
me
nt
,
gé
om
ét
ri
qu
em

en
t
re
pr
és
en
ta
bl
e,
de
no
tr
e
pu
is
sa
nc
e
d’
êt
re
.
Ma
is
LO
RD
ON
de
si
gn
al
er
qu
e
«
Lo
rs

qu
e
le
s
de
ux
ef
fo
rt
s
so
nt
or
th
og
on
au
x,
l’
an
gl
e
qu
e
fo
nt
d
et
D
es
t
dr
oi
t,
so
n
co

si
nu
s
es
t
nu
l
et
la
dé
pe
rd
it
io
n
es
t
to
ta
le
:
le
co
na
tu
s
es
t
ma
xi
ma
le
me
nt
ré
ti
f

et
ne
la
is
se
au
cu
ne
po
ss
ib
il
it
é
de
ca
pt
ur
e
au
dé
si
r-
ma
ît
re
 »
.

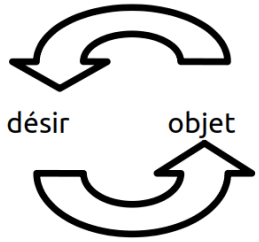


A gauche: alignement (partiel) de d sur le vecteur D (désir-maître), plus l'angle α est faible, plus le désir est aligné sur le désir-maître. A droite: perpendicularisation, le cosinus de l'angle alpha (colinéarité) est nul. (Schéma adapté de LORDON, Capitalisme, désir et servitude).
Dévoyant quelque peu cette analyse, nous nous permettrons de la reformuler dans le contexte de notre relation au système des objets. Ce qui n'est pas sans rapport bien entendu, la relation salariale (formalisée par un contrat de travail ou en mode dégradé si vous bossez comme livreur chez Ubereat ou comme ouvrier du bâtiment au Quatar) étant, dans une société capitaliste, l'unique médiation possible entre désir et système des objets (le don, le troc, l'échange, le prêt, la jouissance partagée et autres infantilismes pouvant s'assimiler à des perversions résiduelles à réduire). L'exacerbation des passions, caractéristique, nous l'avons vu, du système des objets, consiste à forcer l'alignement du désir de l'individu sur le désir-maître, c'est-à-dire la perpétuation et le développement à l'infini du système des objets (assurant la rente du capital).

Comment sortir de cet alignement ?, c'est la question à se poser dans nos réflexions sur une économie du désir. LORDON nous propose des « devenirs perpendiculaires », par l'invention et l'affirmation de nouveaux objets de désir, que nous situerions en-dehors du système des objets, de nouvelles directions dans lesquelles s'efforcer, autres que celles indiquées par le vecteur D. Notre aliénation est celle d'un

fixation étroite, rétrécie, nous aveuglant à tout ce qui serait situé au-delà de ce champ étroit. L’émancipation à laquelle nous invite LORDON est une défixation. Non pas moins de désirs, ou moins intenses, mais orientés différemment, hors du champs étroit convenu par le système des objets et son infrastructure.

Éloge de la sobriété



Nous nous sommes longuement étendus au cours des premiers chap

it
re
s
su
r
la
bo
uc
le
dé
si
r
/
ob
je
t.
Il
no
us
es
t
ap
pa
ru
qu
e
si
le
dé
si
r
fa
it
en
tr
er
la

quête puisl’objet dansnotre existence, l’objet ensuite appelle le désir (si

rapidement renaissant après l'assouvissement), l'objet appelle l'objet (entre

tien), l'objet enfin et peut-être surtout s'insère dans un système fonctionnel,

social et sémiotique dans lequel il nous entraîne, précipitant notre aliénation.

Celle-ci opère souvent avec un effet déclique t: chaque étape que nous franchissons

ns
da
ns
l’
as
se
rv
is
se
me
nt
au
x
ob
je
ts
co
ns
ti
tu
er
a
un
ob
st
ac
le
à
l’
in
ve
rs
io
n
du
pr
oc

(source inconnue)

es
su
s.

La
dé
sa
cc
ou
tu
ma
nc
e
de
s
ob
je
ts
,
la
dé
sa
cc
ou
tu
ma
nc
e
de
la
po
ss
es
si
on
pl
us

généralement, a un nom : la sobriété. Il ne nous sera pas possible aujourd’hui de

nous étendre sur un concept qui, après la doctrine du Bouddha, mérite rait lui aussi

i
bi
en
mi
eu
x
qu
e
qu
el
qu
es
li
gn
es
,
d’
au
ta
nt
qu
’i
l
y
es
t
so
uv
en
t
fa
it
re
co
ur
s
d’

une manière superficielle et/ou peu conséquente. Le terme, on en convienda ra, n’

est
t
gu
èr
e
se
xy
.
Il
ne
fa
it
pa
s
rê
ve
r.
Et
c’
es
t
bi
en
là
qu
’e
st
l’
os
da
ns
la
me
su
re
où
il

nous faudrait partir reconquérir/libérer les imaginaires. GAUTAMA, le Bouddha, no

us
pr
op
os
e
de
ch
er
ch
er
da
ns
le
dé
ta
ch
em
en
t
la
ce
ss
at
io
n
de
la
so
uf
fr
an
ce
et
do
nc
la
jo

ie
.
S’
af
fr
an
ch
ir
de
l’
em
pr
is
e
du
sy
st
èm
e
de
s
ob
je
ts
,
s’
al
lé
ge
r
da
ns
la
no
n
po
ss

es
si
on
,
no
us
re
nd
bi
en
pl
us
di
sp
on
ib
le
s
po
ur
dé
ve
lo
pp
er
no
tr
e
ef
fo
rt
d’
ex
is
te
nc
e

(pour reprendre une terminologie spinozienne). J’ai narré ailleurs comment no

usressentons un accroissement de liberté et de dynamisme lorsque nous arrivons à

nous extraire pour un bref laps de temps du système des objets, comme dans une long

ue
tr
av
er
sé
e
en
so
li
ta
ir
e
en
ha
ut
e
mo
nt
ag
ne
.
Et
j’
ai
dr
es
sé
to
ut
au
ta
nt
le
co
ns
ta
t

de la rapidité avec laquelle nous redescendons (de notre tripd’émancipation) dès

que nous redescendons (de la montagne). Celles et ceux qui ont depuis longtemps dé

barrassé leur existence de la prégnance de l’objet témoigneront d’une joie et d’un

e
libération depuissance plutôt que d’un manque ou d’une désolation.

Une sobriété vécue telle une libération enthousiasmante plutôt que comme une perte, voilà l’un des pans de notre imaginaire en construction. En le branchant tout autant sur une vision spinoziste que sur le chemin proposé par le bouddha. D’autres

voies encore, certainement, restent à découvrir.

Il y a donc du pain sur la planche. Les quelques pistes que nous venons d'explorer relativement à ce que je dénommais une économie du désir nous ouvrent tant de perspectives susceptibles de nous hisser hors de nos ornières, de faire tomber quelques une des œillères que nous portons avec nous. Nous mesurons tout autant la difficulté du chemin à parcourir. Laissons le soin de nous délivrer quelques encouragements à Raoul VANEIGEM dont le parler épicurien, radical, poétique et libertaire porte une énergie créative communicative.

> *Il s'agit non seulement de nous ressaisir mais de nous reconstruire à chaque instant d'une existence qui nous condamne comme êtres de désirs et prétend nous sauver comme produits de l'économie.*
>
> *Nous qui désirons sans fin.*
>
> *Tout désir de vie est un désir sans limite.*
>
> *Idem.*
>
> *L'émancipation et l'affinement des désirs disposent par leur gratuité d'une arme absolue contre l'économie. Ce que je veux vivre n'a pas de prix.*
>
> *Idem.*

Il est évident qu'aucune conclusion ne trouverait place ici tant le sujet est vaste et complexe bien entendu mais également au regard des nombreuses ouvertures suscitées par nos réflexions, vers de futurs développements. Il y a donc en vue plus de perspectives que de conclusions, et c'est sans nul doute très bien ainsi.

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient atteints»

27 mars 2024
Titre: *Jean de La Fontaine, Fables (1668-1694), Livre septième, Les animaux malades de la peste.*

Cet article constitue la troisième partie d'une série qui a débuté avec le texte 'Haut les cœurs !', suivi de l'article 'Pilule bleue ou pilule rouge ?'

Ces derniers temps, nous nous sommes largement intéressés à la confusion informationnelle (Haut les cœurs !) puis ontologique (Pilule bleue ou pilule rouge?) dans l'espoir de saisir quelques éléments du 'Zeitgeist' et en particulier la stase ou la sidération que nous connaissons aujourd'hui alors que nous nous tenons le bout des doigts de pied au bord du gouffre.

Dans les dernières ligne du second volet de l'opus en cours (1) nous dressions le constat de l'individu coincé, inhibé, en panne d'énergie, dans un tableau symptomatique manifestement de type dépressif.

Le fond de l'air est à la dépression.

Étudiant l'évolution du concept de dépression tout autant que celle des molécules destinées à son traitement au cours de la seconde moité du XXème siècle, Alain EHRENBERG faisait voir, dans un ouvrage rédigé à la fin des années 90, comment celles-ci accompagnent une redéfinition de l'individu.

> *En moins d'un demi-siècle s'est produite une inflexion dans les modes d'institution de la personne. Nous avons été préparés par la première vague de l'émancipation qu'était la révolte de l'homme privé contre l'obligation d'adhérer à des*

> *buts communs, par ces évangiles de l'épanouissement personnel (…). Nous sommes aujourd'hui dans la deuxième vague, celle des tables de l'initiative individuelle, de la soumission à l'égard des normes de performance : l'initiative individuelle est nécessaire à l'individu pour se maintenir dans la sociabilité.*
>
> *A. EHRENBERG, La fatigue d'être soi. Dépression et société. Odile Jacob (2000, réédition 2017), p. 288.*

EHRENBERG montre d'une part une généralisation du concept de dépression et d'autre part un centrage psychiatrique sur la panne de l'action, l'inhibition, qui prend le pas sur la douleur ou le vécu de tristesse par exemple. Et l'auteur d'attirer notre attention :

> *La dépression est instructive sur l'expérience actuelle de la personne, car elle incarne la tension entre l'aspiration de n'être que soi-même et la difficulté de l'être.*
>
> *A. EHRENBERG, La fatigue d'être soi. Dépression et société. Odile Jacob (2000, réédition 2017), p. 73*

Et pendant ce temps, 'Ma petite entreprise de A. BASHUNG (1994) ne connaît pas la crise … *Le visionnage de cette vidéo est susceptible d'entraîner un dépôt de cookies de la part de l'opérateur de la plate-forme vidéo vers laquelle vous serez dirigé(e), lequel n'a pas nécessairement la même politique en la matière que le blog sur lequel vous vous trouvez actuellement.*

Les années 80 voient l'essor fu

lg
ur
an
t
du
né
ol
ib
ér
al
is
me
,
po
pu
la
ri
sa
nt
la
fi
gu
re
dé
si
ra
bl
e
du
ch
ef
d’
en
tr
ep
ri
se

(Bernard TAPIE en constitua une superbe caricature), les services publics sont

pr
iv
at
is
és
ou
so
mm
és
d’
ob
éi
r
à
la
lo
gi
qu
e
ma
na
gé
ri
al
e
du
pr
iv
é
ta
nd
is
qu
e
le
s
en

tr
ep
ri
se
s
pr
iv
ée
s
se
ve
ul
en
t
‘c
it
oy
en
ne
s’
(2
).
Le
de
gr
é
d’
in
it
ia
ti
ve
de
l’
in
di
vi

du
pa
ss
e
au
pr
em
ie
r
pl
an
de
s
cr
it
èr
es
d’
ex
ce
ll
en
ce
.
Le
sy
mp
tô
me
pa
th
ol
og
iq
ue
nu
mé

ro
un
de
vi
en
t
do
nc
,
fo
rt
lo
gi
qu
em
en
t,
l'
as
th
én
ie
.

Depuis ces travaux, ces vingt dernières années donc, nous conviendrons que la tendance désignée par EHRENBERG n'a fait que s'accentuer. Il s'agit désormais pour le salarié de s'identifier à l'entreprise, de mobiliser à son service la totalité de ses capacités. Comme nous l'avons vu antérieurement (voir en particulier l'article Apocalypse Now) c'est l'individu également qui est désigné pour porter la responsabilité de la catastrophe en cours et se casser le dos à écoper. C'est sans doute la raison pour laquelle Dany-Robert DUFOUR évoque la dépression comme « une marque flagrante de la résistance du sujet à l'économie de marché généralisée » (3).

Signe des temps, le quotidien de référence (de révérence

surtout) ‘Le Monde’ dont un éditorial s’interrogeait l’an dernier « Un ressort s’est cassé, jusqu’à quel point ? ».

Le métronome

Source inconnue.

Un dessin de presse aussi pertinent qu’un long discours. ‘Moi’, coincé entre deux énoncés apparemment contradictoires, s’imposant chaque jour, l’un après l’autre : ‘un monde meilleur est possible’ et ‘nous sommes bien baisés’.

En y regardant de plus près, en fait, il apparaît que ce n’est pas à une simple contradiction que nous avons affaire. Celle-ci se manifesterait plutôt en effet par une phrase de l’ordre de « we are in a deep shit » (nous sommes dans une merde profonde), en maintenant le style littéraire du texte original du dessin.

Comparons ces deux couples antagonistes légèrement distincts:

A. Énoncés du dessin

A1. Un monde meilleur est possible

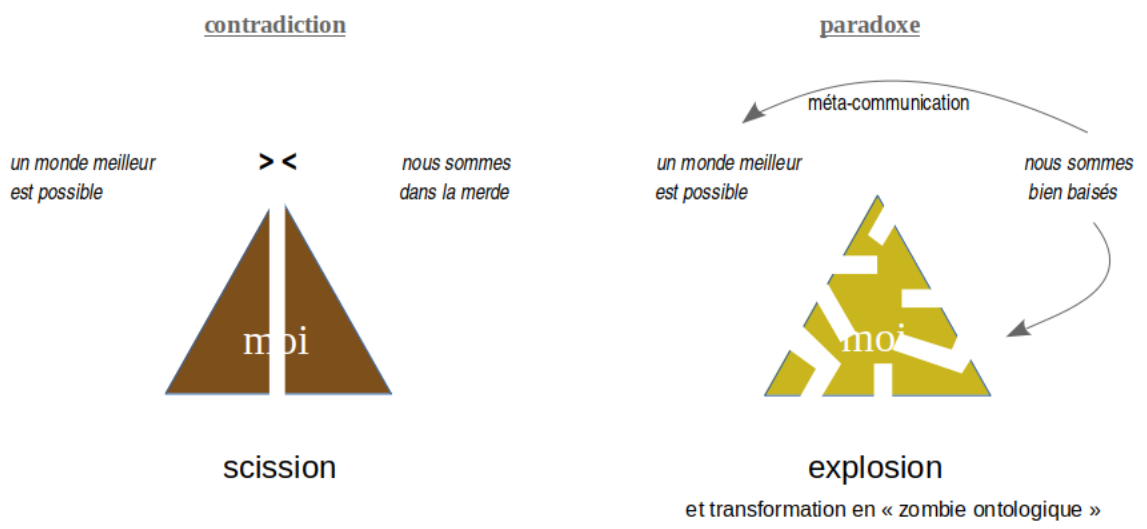
A2. Nous sommes bien baisés

B. Énoncés contradictoires

B1. Un monde meilleur est possible

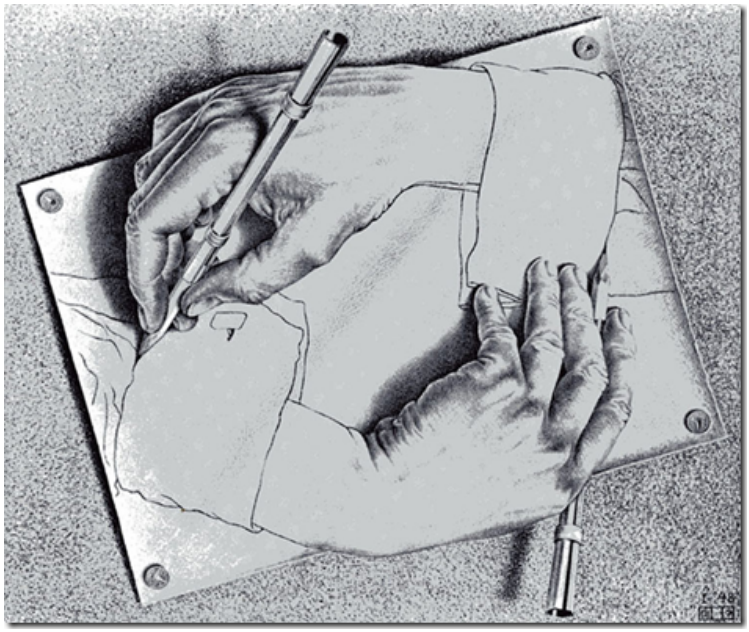
B2. Nous sommes dans une merde profonde.

B1 et B2 constituent des assertions contradictoires. Les deux énoncés se situent au même niveau logique : une description du monde vécu au temps ‘t’ par ‘moi’ (me). Les énoncés A1 et A2 sont dans une situation différente, dans la mesure où A2 porte sur la qualification de l’émetteur et est donc en quelque sorte auto-référentiel, ce qui n’est pas le cas de B2. A2 constitue une méta-communication qui disqualifie l’émetteur. On pourrait dire que la conséquence du modèle B (contradictoire) serait de l’ordre de la scission du ‘moi’ (me), ainsi écartelé, tandis que le modèle A aboutit à une explosion de celui-ci.



Caricaturale, cette analyse l’est autant que le dessin. Oui, nous restons dans la caricature. Mais celle-ci nous permet d’entrevoir le caractère ‘paradoxal’ de l’esprit du temps (zeitgeist) traduit ici (4). Un petit détour par cette notion de paradoxe me paraît propice à éclairer quelque peu notre lanterne.

Paradoxe, Kōan, humour



M.C. ESCHER, Mains dessinant (1948)

Dans son acception ordinaire, le terme ‘paradoxe’ est utilisé pour désigner une « affirmation surprenante en son fond et/ou en sa forme, qui contredit les idées reçues, l’opinion courante, les préjugés. »(CNRTL). Ce n’est pas ce sens mais plutôt le **paradoxe de type logique** () qui nous intéresse ici, et plus particulièrement dans sa **forme pragmatique**.

Nous considérerons donc le paradoxe comme « une contradiction qui vient au terme d’une déduction correcte à partir de prémisses consistantes » (5). Nous excluons dès lors les erreurs de raisonnement et les sophismes (raisonnements invalides en termes de logique formelle). Nous excluons aussi de notre champs d’investigation les antinomies sémantiques ou définitions paradoxales, par lesquelles je voudrais néanmoins faire un bref détour destiné à mieux comprendre l’objet de mon attention, le paradoxe pragmatique.

‘Bande 2 kons’. Essai d’analyse d’un discours pamphlétaire …

L’exemple classique de l’antinomie sémantique est l’énoncé « Je suis un menteur », qui ne peut être vrai que s’il est faux, et inversément. Cet énoncé diffère essentiellement d’un énoncé comme, par exemple, « Je suis heureux », déclaré par une personne présentant un aspect nettement dépressif. Dans un tel cas nous avons affaire à une simple contradiction entre les niveaux digital et analogique du langage (voir une présentation de ces concepts d’analyse de la communication dans l’article ‘Bande 2 kons . L’énoncé « Je suis un menteur », de par son caractère auto-référentiel, contient en fait deux propositions : l’une dans le langage objet et la seconde au niveau métalingusitique (le discours sur le discours). Mais le message en métalangue étant un énoncé, il est lui-même concerné par son propre contenu qui porte sur l’ensemble des énoncés. Pour un logicien il s’agit simplement d’un discours dénué de sens (la classe des classes qui ne sont pas membres d’elles-mêmes) mais dans la pragmatique de la communication, c’est-à-dire notre vie quotidienne, concrète, nous restons avec un malaise, un peu comme le sentiment de s’être fait avoir …

Comme nous ne sommes pas logiciens mais que nous avons entamé une démarche de compréhension de phénomènes éminemment pratiques, examinons les **conséquences du paradoxe sur le comportement**, au départ de notre métronome, avant de nous pencher sur les variantes intéressantes au regard de nos intérêts du jour que sont les ‘kōan’ bouddhistes, susceptibles d’induire aussi bien l’éveil que l’égarement, ainsi que l’humour.

Mécanique du métronome

Revenons à notre métronome pour en examiner de plus près la mécanique, à l’éclairage de la notion de paradoxe pragmatique :

« Arrêtez le monde, je veux descendre ». Issue sans aucun

doute illusoire. Mafalda de Quino

- nous sommes dans une situation vitale et inévitable (comme Mafalda, ci-contre !) ;
- l'énoncé A1 (voir plus haut) nous invite à nous intéresser à une issue positive ;
- l'énoncé A2 (idem) constitue une disqualification de l'énonciateur en tant qu'acteur et donc notamment susceptible de mettre en œuvre des stratégies visant à atteindre cette issue positive : 'être baisé' pouvant être considéré comme le niveau maximum de passivité, n'incluant même pas nécessairement le consentement ;
- il n'existe aucune possibilité de méta-communiquer, c'est-à-dire d'user d'un mode discursif décrivant la mécanique ci-dessus, ne laissant éventuellement comme 'issue' que l'expression émotionnelle (colère, indignation, etc.) : d'une part nous avons documenté dans les deux premiers articles de cette série à quel point nous sommes dans la confusion et d'autre part il n'existe en effet en pratique aucune réelle voie d'expression accessible au commun des mortels – si ce n'est le Café du Commerce – et celles qui sont présentées comme possibles ont à suffisance démontré leur inanité (niveaux records d'abstention aux élections ou Convention Citoyenne pour le Climat (6), par exemple).

Nous venons de faire connaissance avec la **double-contrainte**. Issu du champs psychiatrique, ce concept fut étendu ensuite à de nombreux domaines de l'activité humaine, tels la sociologie, la géopolitique ou l'économie.

La double contrainte peut être décrite comme suit (7):

- deux ou plusieurs personnes (ou groupes sociaux) sont engagées dans une relation de grande valeur (émotionnelle, vitale, économique ou autre)
- dans ce cadre, un message est émis qui

        - affirme quelque chose
        - affirme quelque chose sur sa propre affirmation
    - ces deux affirmations s’excluent
    - le récepteur est dans l’incapacité de quitter la situation ou de méta-communiquer.

D. ERON, Biennale de peinture murale, Dozza – Bologne (Italie), 2008. Le peintre dessiné sur un mur efface son propre graffiti.

Une situation comparable à celle étudiée dans les travaux de l’école pavlovienne sur le conditionnement au début du siècle dernier avec la notion de ‘névrose expérimentale’(8). Un chien entraîné à distinguer le cercle de l’ellipse (9). En élargissant progressivement l’ellipse, on rend impossible à l’animal cette distinction. L’animal développe alors des comportement considérés comme ‘pathologiques’, stupeur ou agressivité et manifestations physiologiques d’angoisse. Que s’est-il passé ? On a créé une situation dans laquelle cette discrimination s’avère vitale pour l’animal (son alimentation) puis on a rendu impossible toute discrimination.

Kōan

Unmon zenshi zō (□□□□□□□) – source

Le ‘kōan’ bouddhiste, c’est en quelque sorte la version créatrice du paradoxe pragmatique, celui qui nous coince pour

mieux nous libérer. Là où le second apportera souffrance ou inhibition de l'action, le premier doit nous aider à découvrir une issue à une situation au premier abord bloquée. « Le kōan se présente comme un paradoxe, (…) impossible à résoudre de manière intellectuelle. Le méditant doit délaisser sa compréhension habituelle des phénomènes pour se laisser pénétrer par une autre forme de connaissance intuitive »(wikipedia). Le kōan, et c'est important, prend place dans une relation spécifique, celle du maître à l'élève.

> *Deux mains applaudissent et il y a un bruit. Quel est le son d'une main ?*
>
> *Hakuin Ekaku (1686-1769)*

> *Le monde est si vaste ! Et vous répondez à l'appel d'une cloche ! Et vous vous habillez de robes de cérémonies !*
>
> *Wumen (1183-1260), La barrière sans porte.*

Stimulant l'intuition, aidant à dépasser les contraintes et rigidités du langage (linéarité entre autres), le kōan me paraît proche cousin de l'humour. Mais c'est là une autre histoire (4). Tout comme l'humour en tout cas il facilite le 'lâcher prise' et permet de dépasser la rationalité et l'emprise de l'ego.

Ce que nous montre le détour que vient de constituer cette analyse , c'est bien que nous ne pouvons pas tenter de concilier l'inconciliable. Espérer que le vieux monde soit en train de changer, de s'amender. Nous imaginer que au fond quelque part tout pourrait redevenir plus ou moins 'comme avant'. Qu'un quelconque moyen terme adviendrait, qui constituerait une sorte de nouvel état d'équilibre.

Que nenni. **Ter-mi-né.**

Jusqu’à l’os

Nous sommes arrivés à l’os. Après avoir gratté et gratté toute chair le voilà qui apparaît. Et ça racle. Nous en sommes au fondement, l’individu, la question ‘qui suis-je’ ? (10). Un individu contingent, ballotté au gré des aléas, un temps c’est bon, un temps c’est dur ? Ou alors puis-je me retrouver dans ce déshabillage intégral et me reconstruire dans un monde qui tangue dangereusement ?

Dans la seconde partie de ce texte, j’interrogeais :

Mythe et ontologie au menu dans ‘Pilule bleue ou pilule rouge ?’

« Le monde dans lequel nous vivons, bien que menaçant gravement nos existences et celles de nos descendants, celui dont nous dépendons pour le moindre de nos besoins, qui nous inculque chacun de nos désirs, sommes-nous réellement désireux d’en voir la fin ? Ne sommes-nous pas plutôt plus ou moins inconsciemment décidés à l’accompagner, fut-ce à reculons, fut-ce aux dépends de nos intérêts fondamentaux et de ceux de nos enfants, dans sa criminelle fuite en avant ? Sommes-nous prêts, voire même tout simplement désireux de le faire, à quitter la matrice ? Ou du moins pouvons-nous nous y préparer ? ».

Sortir du paradoxe c’est abandonner ce ‘moi’ (me) explosé, qui n’a plus à nous offrir qu’**une existence de ‘zombie ontologique’** (voir l’article ‘Pilule bleue ou pilule rouge ?‘).. Nous dépouiller de ces vêtements anciens comme la mante

religieuse abandonne sa mue. Avancer sans nous retourner de crainte d'être changé en statue de sel. Je ne distingue aucune autre voie.

Nostalgie

J'aurais préféré qu'il en soit autrement. En ouvrant ce questionnement initié deux textes en arrière (et pas mal de temps) déjà, j'ignorais où j'allais. C'est le jeu : un thème, une question me travaille ? J'explore, je gratte, j'avance, et je vois où j'arrive. A côté de l'inquiétude, c'est une forme de tristesse, ou une nostalgie plutôt, que je ressens à l'instant. Car il me faut faire mes adieux au monde que j'ai connu, que nous avons connu, bien imparfait mais où en quelque sorte j'avais mes pantoufles (existentielles) et mon rond de serviette (intellectuel), pour employer une expression bien désuète mais que j'aime bien. Ce monde qui m'a fait aussi, qui a participé à la construction de mes valeurs, de mes projets, de ma famille. Nous ne sommes plus, j'en fais le constat, dans le registre de la réflexion intellectuelle mais bien dans celui du vécu.

Néanmoins, si j'ai voulu le titre 'Haut les cœurs' en débutant cette recherche, c'est bien que je ressentais déjà confusément que, non, rien ne serait facile et que, oui, il nous faut tenir droite la tête.

Le nouveau monde est déjà là (11), bien différent. Nos anciens vêtements et pantoufles ne nous sont plus d'aucune utilité, que du contraire. Au fil de la préparation puis de l'écriture de ces textes j'en ai acquis la conviction. Il nous faut lâcher prise, accepter la nudité, faire le deuil. En explosant le paradoxe accepter la mort du monde ancien, celui où l'on croyait à l'Homme, aux Droits, au Progrès, à l'Avenir, avec toutes les majuscules. Et découvrir …

> *Une civilisation débute par le mythe et finit par le doute*
>
> *Emil Cioran, La chute dans le temps (1964).*

Comment on fait ?

La seule chose qui soit certaine c'est que rien ne l'est. Il n'y a pas de mode d'emploi (12), pas de filet de sécurité. La vie, quoi.

> *Chaque époque historique affronte, à un moment ou un autre, son seuil mélancolique. De même, chaque individu connaît cette phase d'épuisement et d'érosion de soi. Cette épreuve est celle de la fin du courage. C'est une épreuve qui ne scelle pas le déclin d'une époque ou d'un être mais, plus fondamentalement, une forme de passage initiatique, un face-à-face avec l'authenticité.*
>
> *Cynthia Fleury, La fin du courage, Fayard, 2010.*

Nous ne partons pas de rien, néanmoins. Des pistes existent, tentées par des pionnier(e)s. Nous tâcherons d'en explorer quelques unes dans le quatrième et **dernier article de cet opus: 'Semences et terreaux'** (à venir sous peu ?).

---

(1) qui devrait en compter quatre au total.

(2) ce qui ne doit pas *l'empêcher « d'assumer ses profits« , ouf !*

(3) référence manquante

(4) Voir la note relative à l'humour sur la page 'Écriture'. Nous reviendrons sans doute plus tard (probablement dès la dernière partie de ce texte en quatre volets) sur les notions d'humour, intuition, rationalité, etc.

(5) Paul WATZLAWICK, Janet H. BEAVIN, Donald D. JACKSON, Une logique de la communication, 1967, Seuil, 1972, page 188. Notons que le titre en anglais était (une fois de plus) beaucoup plus clair que celui choisi par l'éditeur français

puisqu'il s'agit de 'Pragmatics of Human Communication' (Norton, 1967).

(6) *https://basta.media/Convention-citoyenne-pour-le-climat-150-propositions-loi-lobbys-industriels-Emmanuel-Macron ou https://www.lejdd.fr/Politique/info-jdd-inscription-de-lobjectif-ecologique-dans-la-constitution-macron-enterre-le-referendum-4043848?Echobox=1620512281#utm_medium=Social&xtor=CS1-4&utm_source=Twitter*

(7) Ce passage résume le chapitre 'double contrainte' de l'ouvrage de P. Watzlawick, J. Helmick-Beavin et D. Jackson, Une logique de la communication, Seuil, 1972

(8) p.ex. https://www.persee.fr/doc/raipr_0033-9075_1967_num_3_1_1192

(9) *L'animal reçoit une portion de nourriture dans les instants qui suivent la présentation d'un motif elliptique et ne reçoit rien lorsque le motif présenté est un cercle. Après un certain nombre de répétitions de cette situation, on constate que le chien salive dès l'apparition de l'ellipse mais pas lorsque c'est le cercle qui apparaît.*

(10) Un chantier qui apparaît comme de plus en plus central concerne la notion d'individu et d'individuation. L'individu comme monade n'intéresse que le néo-libéralisme. Nous étudierons prochainement ces questions …

(11) *» Il n'y a pas de solution au changement climatique » – Jean-Pascal van Ypersele | LIMIT*

(12) *Si certains en proposent un, il y a pas mal de bonnes raisons de se méfier. Je pense notamment aux prédicateurs(trices) éco-évangéliste (la bonne nouvelle) aux regard sombre et à l'air sévère ou au contraire illuminés, comme transportés, tout autant qu'aux pétainistes verts.*

Pilule bleue ou pilule rouge ?

27 mars 2024

Cet article constitue la suite du post ‘Haut les cœurs !’

Où en étions nous restés ? A essayer de comprendre pourquoi, à la séance de clôture de la COP26, le président, Alok SHARMA, n’a pu retenir ses larmes devant les caméras du monde entier ? Ou pourquoi le voisin sympa, qui vote écolo se dit-il, vient de s’acheter un nouveau véhicule d’une bonne tonne et demie ? (ah oui, hybride, pardon). Ou pourquoi les Amish refusent la 5G ? Ou pourquoi ce pays vient encore de perdre quelques milliers d’hectares de terres agricoles destinées à installer de nouveaux lotissements rémunérateurs au milieu de nulle part, à créer de nouveaux contournements routiers ou à construire des centres logistiques gigantesques (les seconds justifiant sans doute les premiers). Pourquoi plus d’un million de personnes supplémentaire, toujours dans ce même pays bien doté, connaissent le privilège de faire la file dans le froid devant les Restos du Cœur ou les centres de distribution de surplus alimentaires (1) ? Ou pourquoi le trafic commercial international a encore augmenté de quelques millions de tonnes cette année ? Pourquoi le dernier rapport du GIEC a eu droit a moins d’audience encore que le précédent, qui n’avait pourtant guère brillé dans les médias ? Pourquoi il devient presque banal maintenant de parler de sixième extinction de masse des espèces vivantes ? Bref, pourquoi continue la lente glissade (de moins en moins lente semble-t-il) qui nous laisse comme tétanisés.

Nous avons essayé de comprendre en quoi les mécanismes de l’information et de la cognition participaient à cette stase.

Mais il ne faudrait pas que ces recherches nous dispensent d'une remise en question plus fondamentale. En clôturant la première partie de ce texte, je me proposais de poursuivre par **une réflexion sur la question de savoir si nous sommes bien à la hauteur des choix qu'il nous faut faire. Si nous sommes prêts à assumer une amère lucidité. La voici en partage** (2).

Stockholm, 23 août 1973

Deux braqueurs se retranchent durant six jours avec leurs otages dans la chambre forte d'une banque, avant qu'une intervention de la police ne mette fin à l'aventure. Lors de leur libération cependant, les otages se rangent du côté des malfrats, auxquels ils témoignent leur affection. Lors du procès plusieurs d'entre eux prendront la défense des deux comparses. Même si certains éléments du récit ont été contestés par la suite, l'histoire est devenue un concept, le 'syndrome de Stockholm', le modèle d'une situation où la victime se trouve forcée dans un destin commun avec l'agresseur, dont elle dépend pour son quotidien comme pour son destin et développe, tel un mécanisme psycho-social de survie, une identification aux intérêts et valeurs de celui-ci.

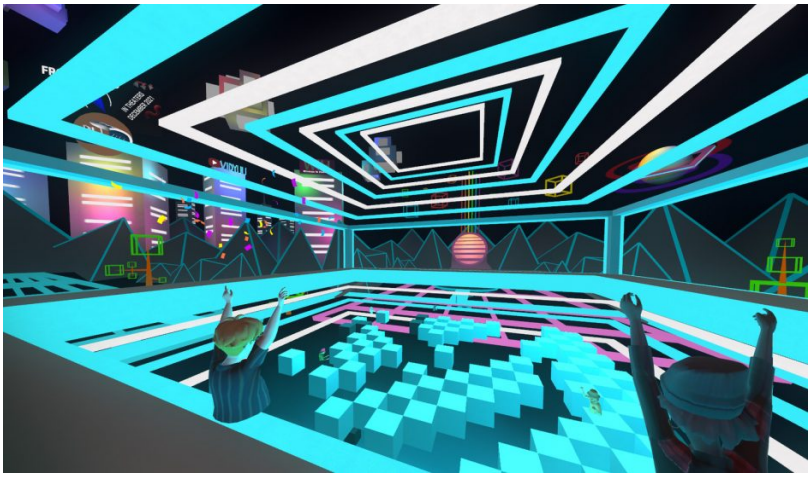
Le monde dans lequel nous vivons, bien que menaçant gravement nos existences et celles de nos descendants, celui dont nous dépendons pour la satisfaction du moindre de nos besoins, qui nous inculque chacun de nos désirs, sommes-nous réellement désireux d'en voir la fin ? Ne sommes-nous pas plutôt plus ou moins inconsciemment décidés à l'accompagner, fut-ce à reculons, fut-ce aux dépends de nos intérêts fondamentaux et de ceux de nos enfants, dans sa criminelle fuite en avant ? Sommes-nous prêts, voire même tout simplement désireux de le faire, à quitter la 'matrice' ? Ou du moins pouvons-nous nous y préparer ?

Le visionnage de cette vidéo est susceptible d'entraîner un

dépôt de cookies de la part de l'opérateur de la plate-forme vidéo vers laquelle vous serez dirigé(e), lequel n'a pas nécessairement la même politique en la matière que le blog sur lequel vous vous trouvez actuellement.

Renoncer à la Matrice ? (3)

Nous aurions tort de sous-estimer **les chocs que nous subissons,** comme nous allons le voir dans quelques lignes. La matrice, maintenons un moment la métaphore du titre, se trouve fortement ébranlée. Ce sont des pans entiers de notre identité individuelle et collective qui partent à la dérive, comme la banquise se dissout en icebergs. Mais peut-être nous est-il encore possible de fermer les yeux. Nous pouvons, comme dans le film Matrix, à la pilule rouge qui confère le douloureux don de lucidité, préférer la pilule bleue qui nous garantit, au moins pour un temps, une vie de confortable ignorance.



Le paradis terrestre, version Silicon Valley.

Il est frappant d'ailleurs de constater que le dilemme en question a largement évolué depuis la sortie du premier film, à la fin des années 90. Vingt ans plus tard, nous sommes immergés dans les réseaux sociaux, nous nous vautrons dans la surveillance et le traçage (applications sanitaires et autres, bases de données gigantesques, puces RFID, etc), avant de nous précipiter dans le prochain metavers où nous attend une nouvelle 'réalité' bien plus joyeusement consumériste que celle qui se profile à l'horizon. Nous y reviendrons plus

loin.

> *Nous sommes engagés dans un voyage sans retour en territoire inconnu*
>
> *C. CASSOU (4)*

J'ai tenté d'analyser ailleurs comment les premières manifestations de la catastrophe écologico-économique en cours nous impactent lourdement, tant individuellement que socialement. **La pandémie de la Covid19 fait plus que simplement y ajouter une couche** (5). Elle nous interpelle profondément, chacun et collectivement. Quels impacts constatons-nous ?

Premier impact : la révélation de notre réelle fragilité. Même nous, même les occidentaux privilégiés, nous ne sommes pas à l'abri du statut de victime. Ce type de catastrophe n'arrive donc pas qu'aux autres, ceux qui vivent au loin, dans le cadre étroit et contrôlé de l'écran de la télé ! Nous le constatons chaque jour depuis deux ans : **nous sommes terriblement exposés**.

Ensuite, deuxième choc, nous avons pu constater avec quelle **inefficacité** et au prix de quelle fulgurante montée en régime du **contrôle** et de l'**autoritarisme** notre système a réagi à ce coup de boutoir … Qu'en sera-t-il des suivants ?!

L'**atomisation sociale** (6) croissante dans nos sociétés post-modernes, ensuite, s'est vue démultipliée par les diverses restrictions de circulation et de rassemblement (confinement, passe sanitaire), la numérisation de nombreuses interactions, voire la terreur même du rapprochement physique, y compris parfois en milieu familial. Ces dispositifs ont créé ou accentué les fractures sociales, responsabilisé à outrance l'individu et ses comportements.

Nos corps aussi écopent, ne l'oublions pas. La maladie

propagée altère le corps. Mais le contrôle des déplacements et des accès est avant tout un contrôle s'exerçant sur les corps(7). **Nous sommes physiquement impliqués** dans ce qui se passe, c'est une nouveauté.

Une anecdote enfin pour achever ce rapide passage en revue des impacts profonds de la pandémie. « Ce que je ne comprends pas » me disait un ami, sur un ton où l'humour semblait prêt à céder le pas à une profonde mélancolie, « c'est que la nature continue sans nous ». Nous étions confinés pour la première fois. Et, oui, nous qui nous pensions gestionnaires indispensables du monde, nous constations en regardant par la fenêtre, quelque peu secoués, que les oiseaux continuaient à chanter, les nuages à parcourir le ciel et les chevreuils à s'entêter à brouter mon potager. Nous expérimentions très concrètement l'existence d'**une terre sans nous …**

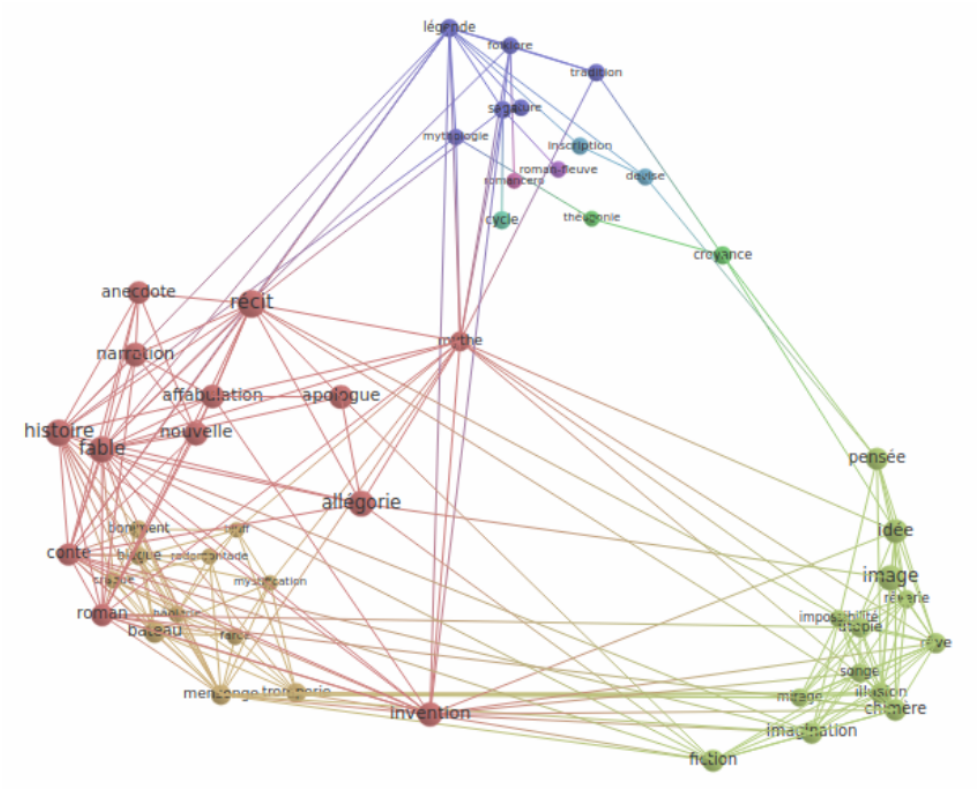
Nous en prenons plein la figure, je ne vois pas manière plus efficace de l'exprimer. Nous vacillons mais le sol sous nos pied tremble également. Le mythe social (8), qui structure notre 'être au monde' et notre 'vivre ensemble' est mis à mal dans nombre de ses fondements.

Je subodore l'intérêt de disséquer quelque peu ces ébranlements. Scalpel ?, allons-y …

Des mythes et du mythe

L'anthropologie et la sociologie recourent depuis plus d'un siècle (G. SOREL, 1903) (9) aux concepts de mythe et de mythe social. Une approche qui apparaît incontournable pour pénétrer sous la surface de notre sujet. J'éprouve néanmoins quelques réticences à user de ce terme, tant la notion de mythe peut paraître large, aux contours indéfinis, susceptible d'embarquer avec elle pas mal de connotations parasites, qui plus est extrêmement variables d'un individu à l'autre. J'en veux pour preuve l'analyse proxémique du champs sémantique de ce terme, telle qu'on peut la trouver par exemple dans les

travaux du CNRTL.



Visualisation 3D du champs proxémique du terme ‘Mythe (CNRTL)

Porte de sortie : si selon ces travaux le terme compte dix-huit synonymes (de ‘légende’ à ‘tradition’, par ordre décroissant d’occurrence), il ne connaît par contre qu’un seul antonyme : ‘réalité’. Nous pourrions donc grossièrement définir la notion de mythe comme ‘ce qui ne se rapporte pas à la réalité’. Cela reste encore énorme mais nous avons quelque peu avancé. Et dans la bonne direction me semble-t-il, puisque ce qui nous intéresse aujourd’hui n’est pas la manière dont nous accédons à la ‘réalité’ (10) (perception, cognition), nous nous sommes déjà livrés à cet exercice dans la première partie de cet opus (Haut les cœurs!), mais bien tout ce qui se cache derrière, la façon dont nous nous représentons notre ‘réalité’, notre ‘être au monde’ (11). D’autant que celle-ci oriente ou biaise notre appréhension du monde.

C’est donc sans hésitation sous un angle ontologique (12) que j’entreprends de traiter l’ébranlement contemporain des fondations tant de notre existence que du ‘vivre ensemble’, ou

la question de l’explosion (implosion?) en plein vol du mythe social.

Qui sommes-nous ? D’où venons-nous ? Où allons-nous ?

« Un mythe est une construction imaginaire qui se veut explicative de phénomènes cosmiques ou sociaux et surtout fondatrice d’une pratique sociale en fonction des valeurs fondamentales d’une communauté à la recherche de sa cohésion . Il est porté à l’origine par une tradition orale, qui propose une explication pour certains aspects fondamentaux du monde et de la société qui a forgé ou qui véhicule ces mythes : la création du monde (cosmogonie) ; les phénomènes naturels ;le statut de l’être humain, et notamment ses rapports avec le divin, avec la nature, avec les autres individus (d’un autre sexe, d’un autre groupe) ; la genèse d’une société humaine et ses relations avec les autres sociétés ». (wikipedia)

Tombe de Ramses III (détail). Crédit: kairoinfo4u

« Oui mais bon », objectera un esprit critique, « c’est bien beau tout cela mais ces pratiques concernent les peuples

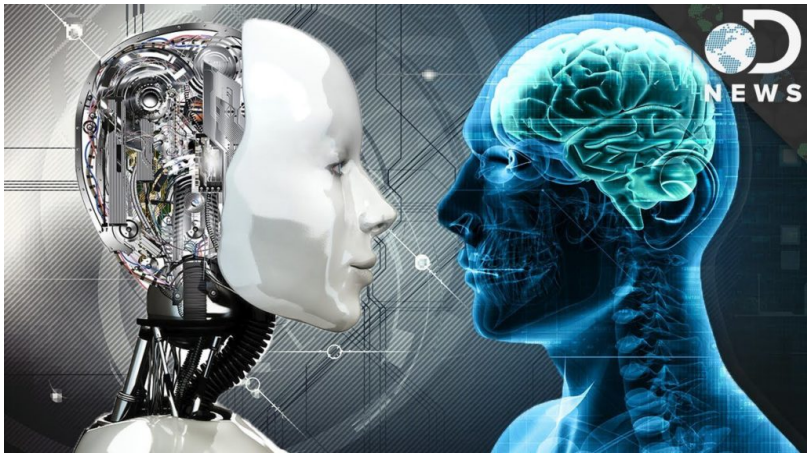
primitifs, l'antiquité, ou le moyen-âge. L'homme moderne est un esprit rationnel. Il a, depuis les Lumières, délaissé la mythologie pour la science. » En apparence peut-être, pourrais-je rétorquer. S'il est vrai que nous ne fréquentons plus trop les divinités aux allures animales ou autres, aux personnalités fantasques et susceptibles, nous n'en sommes pas pour autant indemnes des formes modernes de la mythologie : du roman national au discours politique, en passant par les religions ou le scientisme, nous pouvons constater que nous continuons à avoir besoin de nous raconter des histoires sur nous-mêmes et nos fêlures. Même s'il a formidablement progressé dans sa connaissance du 'réel' que nous évoquions plus haut, à nombre d'égards l'être humain ne se comporte pas du tout en dispositif logique et rationnel (13). Et les Lumières ont enfanté l'Humanisme, que nous pouvons aujourd'hui considérer comme le dernier avatar en date des discours mythiques (14).

La Genèse

Depuis des millénaires, notre imaginaire est nourri d'une vision unique. La terre nous appartient, il nous revient de l'exploiter. Nous, êtres d'exception, avons été formés à l'image de(s) dieu(x). Sapiens, le seul à posséder conscience et intelligence, constitue le sommet de la pyramide des espèces (ou de la création, c'est selon).

Synthétisé de la sorte, le portrait peut apparaître caricatural. Évidemment les scientifiques montrent quotidiennement le contraire. Bien entendu vous comme moi estimons avoir pris quelque distance intellectuelle avec un tel modèle, on nous a enseigné Darwin à l'école, tout de même ! Il n'empêche que ce récit s'est constitué en toile de fond tant de notre quotidien individuel ou collectif que de la structure de notre imaginaire et de nos activités. Il continue d'imprégner l'image que nous avons de notre monde, notre relation à l'autre (humain ou non-humain), notre culture, nos

savoirs et notre organisation socio-économique (15).



L’humain, ordinateur organique ? Source.

Après le mouvement de la Renaissance, l’Humanisme des Lumières se donne pour vocation d’en finir avec l’obscurantisme (16). Descartes déclare l’homme maître et possesseur de la nature (17). Dangereuse utopie. Nous en sommes toujours là aujourd’hui, peut-être avec quelques scrupules d’ordre intellectuel mais c’est ce qui se vérifie dans la pratique de nos existences à tous les niveaux. Nous continuons à confirmer dans la plupart de nos actes le mythe d’une croissance infinie dans un monde fini. Nous persistons à opposer culture et nature, comme si nous étions situés ‘quelque part’ à l’extérieur de celle-ci, masculin et féminin, soi et les autres, corps et esprit, raison et émotion. Nous nous prosternons devant les dieux cruels de l’économie, sans prêter attention à la démonstration de leur vacuité (18). Nous nous représentons l’être humain comme une machine. Non plus le mécanisme d’horlogerie qu’y voyaient les penseurs humanistes du XVIIème siècle mais un dispositif cybernétique, tel un ordinateur organique. Et nous avons démentiellement développé la religion de l’objet désirable, à laquelle nous consacrons le plus clair de notre temps, de notre attention, de nos affects et attachements (19).

Raison dominatrice et réductrice

Dualism has formed the modern political landscape of the west

as much as the ancient one. In this landscape, nature must be seen as a political rather than a descriptive category, a sphere formed from the multiple exclusions of the protagonist-superhero of the western psyche, reason, whose adventures and encounters form the stuff of western intellectual history. The concept of reason provides the unifying and defining contrast for the concept of nature, much as the concept of husband does for that of wife, as master for slave. Reason in the western tradition has been constructed as the privileged domain of the master, who has conceived nature as a wife or subordinate other encompassing and representing the sof materiality, subsistence and the feminine which the master has split off and constructed as beneath him. The continual and cumulative overcoming of the domain of nature by reason engenders the western concept of progress and development.(20)

Val Plumwood, Feminism and the Mastery of Nature

En quoi sommes-nous 'embarrassés', contraints par un tel héritage ? L'historien J. Baschet identifie (21) trois dimensions essentielles du mythe humaniste, dont il nous faudrait sortir :

- le **Naturalisme** qui, ainsi que nous venons de le rappeler, a sorti l'humain de la nature et ainsi créé le concept de nature excluant l'humain (22);
- l'**Individualisme** moderne (23), que Baschet distingue de la reconnaissance universelle de l'individu comme entité empirique, individualisme qui se construit autour du 'cogito' de Descartes puis de l'individu pré-existant au lien social de J. Locke: après qui la conscience de soi devient le fondement de l'identité individuelle (l'individu auto-fondé)(24) ;
- l'**Universalisme** enfin, qui non seulement se révèle être un 'universalisme' très relatif puisque essentiellement

> occidental et de genre masculin, mais surtout impérialiste dans le sens où ce récit est destiné à occuper la totalité du champ mythique, effaçant à mesure les imaginaires particuliers (25).

Cette réflexion nous permet de mesurer, me semble-t-il, à quel point nous sommes imprégnés de ces prémisses fondamentales et donc, dans cette mesure, souffrant d'une tache aveugle, de facto fermés à une autre vision du monde. Nous manque dès lors la capacité de développer d'autres imaginaires, d'autres visions, d'autres manières d'être « humains au monde » que celles qui nous ont menés là où nous en sommes en ce jour et qui se dérobent en même temps que s'impose à nous l'évidence paralysante de leur faillite.

Le modèle est en nous

Récit collectif partagé, le mythe social se trouve en quelque sorte intégré en chacun de nous dans une dimension ontologique. C'est dans le sens où il est utilisé en anthropologie (26) que le concept me paraît ici particulièrement fécond.

> *Du point de vue de l'anthropologie, le concept d'ontologie se décline assurément au pluriel et fait référence aux théories de la réalité et de l'être-dans-le-monde. L'ontologie réfère ainsi à la nature de la réalité, à la nature des choses (êtres humains et non-humains, et objets) et à la nature de leurs relations (incluant leur existence, leur enchevêtrement et leur devenir communs) telles que conçues, vécues et mises en actes par les acteurs culturels / agents sociaux.*
>
> *(S. POIRIER, Anthropen)*

La plupart du temps en mode inconscient nous introjectons les contraintes et codes de notre monde. Nous portons depuis si longtemps ces habits, ils nous vont si naturellement, que la plupart du temps nous les oublions.

Si ces vêtements nous collent ainsi à la peau, on peut comprendre qu'il n'est pas aisé d'en changer. Et c'est pourtant une expérience de ce type que j'aimerais narrer ici tant son caractère exceptionnel devrait nous permettre de mieux saisir à quel point, en-dehors de telles 'ruptures catastrophiques' (ou changements de paradigme), le modèle ontologique peut se confondre, à un niveau anthropologique, avec notre existence, notre 'je'.

L'œil du crocodile

> *This wasn't happening, couldn't be happening. The world was not like that! The creature was breaking the rules, was totally mistaken, utterly wrong to think I could be reduced to food. As a human being, I was so much more than food.(27)*
>
> *V. PLUMWOOD, The Eye of the Crocodile*

Un récit Incomparablement moins dramatique :
Tomber dans les étoiles.

Au cours d'une sortie solitaire en kayak dans un estuaire australien fréquenté par le plus grand crocodile au monde, le Crocodile marin (*Crocodylus porosus*), Val Plumwood (28), philosophe éco-féministe australienne (que j'ai d'ailleurs citée plus haut sous le titre 'raison dominatrice et réductrice') est attaquée par l'un de ceux-ci, précipitée à l'eau, sérieusement blessée à plusieurs reprises. Elle échappe de justesse à la mort. Aventure effroyable bien évidemment mais dont la victime tire en quelque sorte la 'substantifique moelle' en mettant en cause son arrogance d'humaine

surplombant la chaîne alimentaire, dégringolant instantanément de son trône pour voir, dans l'éclat de l'œil du crocodile, sont sort peu désirable mais néanmoins incontestable de repas. Sort funeste auquel elle réchappa, donc, ce qui lui permet de partager cette expérience et les réflexions qui l'ont suivi. Partage difficile s'il en est, tant est singulière l'expérience. Mais également explosion de notre ontologie, de notre suffisance humaine, de notre anthropocentrisme, non pas par la réflexion ni même l'intuition, mais par la perception im-médiate (sans médiation) et absolument vitale du décalage entre celle-ci et notre position dans un système naturel duquel tout privilège ou artifice est exclu. Comme il semble lointain notre univers de domination bien ordonnée. Combien fragilement relative nous apparaît notre construction du monde faite de droits individuels et de justice (29) .

Nous pouvons à la fois être prédateur et proie, manger et être mangé. Voir le texte 'Les papas papous'.

La logique dualiste 'humanité vs nature' a conféré au monde occidental d'abord, a une bonne part de l'humanité ensuite, un avantage ontologique extraordinaire dans l'exploitation de celle-ci. A quel prix ! Bien sûr ce même paradigme, toujours aussi 'efficacement' à l'œuvre, se fait fort de surmonter les crises actuelles ou à venir, climatiques, écologiques , sanitaires et autres, par plus de contrôle encore de l'humain sur la nature (et sur les humains également d'ailleurs, la logique du contrôle ne connaissant pas de limite). De la même manière que PLUMWOOD, par suffisance humaine, est allée se jeter dans la gueule du crocodile, nous pagayons tout droit

vers la gueule de la catastrophe en cours, trajectoire que rien ne semble émouvoir. Quant à l'œil du crocodile qui nous indiquerait la fausse route, nous refusons tout simplement de le reconnaître dans les multiples signaux d'alarme (30) qui jalonnent notre route folle.

Nous faut-il inévitablement passer par une telle violence déstructurante pour sortir du paradigme dominant ? Nous avons vu combien celui-ci, malgré son obsolescence délétère, continue à nous lier au quotidien.

Ontologies et politiques

Les ontologies imprègnent également les rapports de pouvoir, c'est-à-dire le politique.

> *L'adhésion à la réalité peut, certes, prendre des formes diverses, où tiennent une place variable l'impératif de survie, le miroitement des modèles d'ascension sociale, les séductions addictives de la consommation, les petits privilèges d'une vie un tant soit peu confortable, les pièges d'une logique concurrentielle qui nous fait obligation de croire qu'il n'y aura pas de place pour tout le monde, la peur de perdre le peu que l'on a et le sentiment d'une insécurité méticuleusement entretenue. Même une bonne dose de scepticisme, voire une solide capacité critique ne portent guère atteinte, le plus souvent, à cette adhésion à un système qui a peut-être renoncé à nous convaincre de ses vertus pour se contenter d'apparaître comme la seule réalité possible, hors du chaos absolu, ainsi que le résume la sentence emblématique de François Furet : « Nous sommes condamnés à vivre dans le monde dans lequel nous vivons. » Il n'y a pas d'alternative: telle est la conviction que les formes de domination actuelles sont parvenues à disséminer dans le corps social. Au-delà des opinions de chacun, telle est la norme de fait, en vertu de laquelle l'agir se conforme à une implacable logique d'adéquation à la réalité socialement constituée.*

J. Baschet, Adieux au capitalisme, La Découverte, 2016.

Nous éprouvons la résistance du monde

Pour Gunther ANDERS qui, dès le milieu des années 1950, introduisait les notions de matrice et de reproductibilité, le monde nous va ‘comme un gant’, comme un vêtement coupé pour nous. Nous l’avons forcé, tailladé, excavé, explosé, saturé de molécules exogènes, afin de l’adapter à nos attentes. Nous nous sommes persuadés qu’il était là pour répondre à nos besoins, fussent-ils toujours croissants, de plus en plus déraisonnables. C’était notre monde. Il y a presque soixante-dix ans.

Aujourd’hui, alors que le milieu dans lequel nous évoluons a été en grande part ‘anthropocènisé’ en quelque sorte (31) , nous expérimentons la résistance du monde. Nous constatons qu’il ne se comporte pas docilement telle une matière première standardisée dans un processus industriel. Nous nous apercevons qu’il semble obéir à une autre logique, à un destin autre que celui que nous nous étions imaginés. Nous vacillons sur le piédestal sur lequel nous nous étions naïvement hissés.

Nous ne sommes plus en capacité de lire le fil de notre histoire

Écartons nous quelque peu de la perspective anthropologique que nous avons adoptée dans les développements antérieurs pour nous intéresser à notre histoire ou plutôt la façon dont nous nous racontons notre histoire.

L’Histoire constitue elle aussi un discours bien rôdé. Elle fait l’objet d’une réécriture constante ,par les vainqueurs et les dominants généralement. En particulier les manuels scolaires qui intéressent fortement les idéologues. L’Histoire nous est servie telle une belle histoire. L’humanité a progressé grâce à la science et à la technologie, non

seulement sanitairement parlant, ou techniquement, mais aussi socialement. La démocratie, telle que l'entendent les nations occidentales, constitue le point d'aboutissement ultime de l'évolution sociale. Le libéralisme en est le ferment économique, la main invisible des marchés guidant nos activités et la répartition des biens produits vers un état d'efficacité optimale. Et, surtout, surtout, il n'existe aucune alternative (32).

source: INA

Il n'y a pas si longtemps, Francis FUKUYAMA nous avait même expliqué que nous étions en somme arrivés à la fin de l'Histoire. Je pense même qu'il y croyait, à l'époque ! Le bloc soviétique s'était effondré, nous étions donc arrivés au bout du bout, le sommet de l'évolution sociale et économique, une espèce de paradis libéral adossé à quelque chose comme la social-démocratie sur le plan politique. Et puis nous avons vu cette social-démocratie partir elle aussi en quenouilles pour nous apparaître pour ce qu'elle avait toujours été : une parenthèse spatio-temporelle qui s'était ouverte notamment par la conjonction de circonstances historiques (la crainte de la 'contagion communiste' durant une bonne part du XXème siècle et la puissance du mouvement ouvrier juste avant et dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale). Artefact

bien plus visible encore depuis qu'un coronavirus a donné à nos élites la possibilité de renforcer encore le triptyque 'contraindre, surveiller, punir'. Nous avons vu le capitalisme approfondir sa mue néo-libérale (33), accentuant par là même l'évolution autoritariste et policière de l'état, drainant plus efficacement encore la richesse produite vers un nombre extrêmement réduit de bénéficiaires du système (34), aggravant encore les conditions d'existence de la majorité d'entre nous, y compris dans les pays occidentaux où la petite classe moyenne gratte le fond des tiroirs et où l'on a de nouveau, de plus en plus chaque année, faim et froid. Bref nous avons vu réapparaître au grand jour les antagonismes, notamment sociaux, si délicatement passés sous le tapis par le balais de l'Histoire et ses aimables servants, tel FUKUYAMA.

Et là nous ouvrons les yeux et constatons, quelque peu hébétés, que notre belle histoire a perdu une bonne part de son sens dans nos têtes et que les lendemains qui s'annoncent ont l'air de chanter faux ! Mais nous n'avons rien sous le coude pour remplacer cette histoire de pacotille, ce qui nous laisse bien démunis.

Le concept de progrès, enfin, qui bon gré mal gré nous servait de boussole depuis des siècles, nous apparaît pour ce qu'il est, une gigantesque 'fake new', il nous faut l'abandonner, ou le réinventer (35).

L'humain qui ne peut disposer d'une grille pour lire et saisir le sens de son histoire est perdu, en chute libre dans le puits du temps, d'autant que l'avenir se présente lui aussi sous la forme d'un épais brouillard.

Les thèses effondristes (voir l'article 'Apocalypse Now ?'), à l'œuvre depuis une quinzaine d'années, achèvent cet ouvrage de déconstruction dans la mesure où elles aussi, à leur manière, annoncent la fin de l'Histoire, notre avenir nous ayant échappé, nous laissant foncer droit dans le mur. Il ne reste plus qu'à croiser les bras et attendre aussi peu

inconfortablement que possible que cela se passe …

Colonisation mentale du capitalisme, imaginaire corseté

(titre inspiré de celui de l'ouvrage de D. MUHLMANN, Capitalisme et colonisation mentale, PUF, 2021)

Jérôme Bosch et atelier, Le prestidigitateur (vers 1502). Source.

Dans un essai au titre évocateur ('Baise ton prochain')(36), Denis-Robert DUFOUR montre très bien comment les prémisses éthiques du capitalisme, remontant au début du XVIIIème siècle, ont profondément imprégné notre système de valeur. Dernière évolution du capitalisme, le modèle néolibéral fonctionne sur une internalisation de la concurrence (37) comme valeur et comme modèle comportemental, voire comme définition de notre identité (38). Nous sommes supposés nous identifier à l'entreprise, développer une mentalité collective de 'startup nation', valoriser notre capital humain, maximiser le rendement de notre épargne sur les marchés financiers, préparer nos enfants à affronter l'existence 'un contre tous', cultiver le fétichisme de la marchandise. Le désir pour unique doctrine et l'objet comme seule quête, tel serait notre horizon existentiel. Trois siècles d'hégémonie (TINA), trois cent ans de colonisation du mental occidental. Dans cette

tyrannie, nous sommes supposés devenir notre propre tyran en introjectant ces consignes.

> *Pour la plupart de nos contemporains, il est plus facile d'imaginer la fin de la planète que celle du capitalisme*
>
> *J. MORE, R. PATEL, Comment notre monde est devenu cheap. Une histoire inquiète de l'humanité.*

Le terrain sans doute n'est pas encore intégralement conquis. Une anecdote éloquente et amusante (sourions un peu !) qui nous est contée par A. Burlaud, A. Popelard et G.Rzepski (39). Décembre 2020. Une somme de 200 millions d'euros est mise en jeu par la loterie Euromillions et la présentatrice de BFM-TV s'inquiète : « On fait quoi avec tout cet argent si l'on gagne ? – On commence par le logement, avec cet hôtel particulier à 31 millions d'euros dans le 16e arrondissement, 1 300 mètres carrés, trente-deux pièces », répond Pierre Kupferman, le titulaire de la chronique Éco. Il conseille pour les loisirs « cette villa à 34 millions d'euros au bord du lac Léman et puis un château provençal du XIIIe siècle, avec 84 hectares dont 48 hectares de vignes ». Pour rallier ces propriétés, « le fleuron de Dassault, le jet Falcon 8X, à 48 millions d'euros » et « la voiture la plus chère du monde, une Bugatti à 17 millions d'euros ». Après quoi, « il vous reste 62 millions d'euros à placer à 4 % de rendement, ça vous dégage un revenu mensuel de 207 000 euros ». Quelques jours plus tard, surprise, le gagnant du pactole annonce qu'il veut en consacrer une grande partie à la création d'une fondation pour aider les hôpitaux. Ce chanceux ne doit pas regarder la télé et ses experts. Les médias dominants, distillent goutte à goutte les valeurs qu'il nous advient de faire nôtres, ainsi que le montre parmi tant d'autres une belle analyse de S. GONTIER sur ACRIMED.

On finira bien par convaincre les Amish des bienfaits de la 5G … Source.

Résistent donc encore quelques ‘villages gaulois’. Désignés à la vindicte populaire comme dangereux marginaux, mauvais citoyens, Amish, et autres quolibets. Celles et ceux qui ont entrepris une démarche de sevrage sérieux, que ce soit en jetant aux orties la télé ou le smartphone, et avec eux une bonne part de la propagande et de la pub ingurgitées au quotidien, en réduisant leurs revenus ou quelque autre stratégie, ceux-là donc savent qu’il n’est pas simple de combattre ces valeurs ou automatismes gravés de longue date dans notre cerveau. Ils apprennent peu à peu à regarder le dernier modèle Peugeot comme un tas de ferrailles et matériaux produits, extraits, à grands renfort d’énergie et de souffrance humaine. A la recherche du papier de toilette, ils traversent le supermarché tel un univers baroque bourré de signaux colorés illisibles. Un déconditionnement.

« Mais si on ne rêve pas du dernier modèle Peugeot, à quoi pouvons-nous rêver alors ? » s’écrieront ceux qui adoreraient m’accuser de prôner une vie ascétique, morne et sans joie. Sans désir ? On ne pourra que remarquer à quel point le fait même de s’interroger de la sorte démontre combien notre imaginaire est saturé par tous ces objets qu’il nous faut impérieusement désirer, et les statuts et pouvoirs qui les accompagnent. **Me revient-il vraiment de vous dire à quoi vous pourriez rêver ?…**

Pas de miel pour ‘faire passer la pilule’

On l’a bien constaté depuis les confinements : pour que les choses changent vraiment, il ne suffira pas d’applaudir aux fenêtres ‘nos’ (insupportable possessif social) héros, de redécouvrir les promenades en forêt ou de faire son pain bio au levain. Nous ne pourrons plus non plus faire semblant de croire les promesses de reconversion formulées par les élites dirigeantes, la main sur le cœur (ou sur le portefeuille ?) et les yeux emplis d’une belle émotion responsable (à moins que ce ne soit la cocaïne ?).

Alors, pilule bleue ou pilule rouge ? Cette question, ce n’est pas un personnage de cinéma a l’air énigmatique qui nous la pose, l’un et l’autre installés dans un salon confortable. On s’attend presque à voir apparaître une boite de Habanos ou un flacon de spiritueux tiré de derrière les fagots. Non, cette question, nous ne pouvons l’éviter ni au lever en préparant le café, ni en embrassant les enfants, pas plus qu’en pénétrant dans le parking du supermarché ou en montant dans le RER qui nous amène au boulot. Et jamais nous ne sommes en mesure évidemment d’y répondre de manière définitive. Et à chaque fois elle nous interpelle de notre fondement à l’épiderme. Et selon les moments la réponse sera sans doute plutôt rouge ou plutôt bleue. Mais nous savons confusément que notre ‘choix’, quel qu’il soit, ne nous protégera de rien.

Nous sommes en quelque sorte coincés dans une existence largement intriquée dans celle des autres, limitée par des structures sociales reflétant et entretenant les rapports de pouvoir, contraints par les choix et les non-choix antérieurs. Ainsi que, nous l’avons il me semble amplement documenté dans ce texte, par les croyances partagées qui structurent nos rapports sociaux et nos représentations. **Le vrai confort ne serait-il pas celui du conformisme plutôt que celui procuré par l’ignorance ?** Conformisme encore plus attendu de chacun en période de crise où l’on se doit, selon le discours si souvent

ressassé ces derniers temps, aux dissonances individuelles préférer l'alignement de tous derrière le chef.

Nous nous retrouvons dès lors à devoir composer avec d'une part une lucidité dont la conquête est une lutte, nous l'avons vu aujourd'hui, et d'autre part une impuissance, une incapacité d'agir. Le tigre tourne en rond jusqu'à épuisement dans sa cage au jardin zoologique. Colère, indignation, et autres manifestations émotionnelles finissent par nous épuiser.

Les Trois Singes de la Sagesse. Source; Michael Maggs

La philosophie orientale classique connaît **les trois 'singes de la sagesse'** : « Ne pas voir le Mal, ne pas entendre le Mal, ne pas dire le Mal ». À celui qui suit cette maxime, il n'arriverait que du bien » (wikipedia). Aujourd'hui nous en sommes arrivés à ce constat que, si l'ignorance du 'Mal' constitue un luxe de moins en moins accessible, nous ne sommes pas non plus en capacité de conceptualiser ce qui nous enchaîne et moins encore quels seraient les moteurs de stratégies d'échappement. Nous pouvons comprendre combien une telle fragilisation se révèle profonde, se manifestant par une « perturbation du dynamisme de la vie psychique, qui se caractérise par une diminution plus ou moins grave de l'énergie mentale, une certaine pente de l'affectivité qui est marquée par le découragement, la tristesse, l'angoisse ». Symptomatologie qui correspond à la définition de **la**

dépression (CNRTL).

Ce qui devrait nous amener à la **troisième partie** de notre long périple, dans l'article « **Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient atteints ».**

_____

(1) https://www.oxfamfrance.org/rapports/dans-le-monde-dapres-les-riches-font-secession/

(2) Après un long interlude : voir l'article En poussant en avant l'autre jambe'

(3) C'est bien entendu au film Matrix que renvoie cette métaphore, ou comme l'alternative pilule bleue / pilule rouge. Bien antérieur, l'usage du terme par Günther ANDERS remonte à 1954, dans un texte intitulé « Le monde comme fantôme et comme matrice », sur lequel je reviens un peu plus loin dans cet article.

(4) Directeur de recherche CNRS au Centre européen de recherche et de formation avancée en calcul scientifique (Cerfacs), et membre du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec). Source.

(5) La pandémie, une des premières manifestations à l'échelle mondiale de la catastrophe en cours, agit comme révélateur, ainsi que le montre le documentaire de Alain de Halleux. Pour J. BASCHET « Le covid19 est une maladie du Capitalocène » (Le Monde du 2 avril 2020). Même le WWF monte au créneau politique !

(6) Perte progressive du 'tissu conjonctif' constitué par les différents milieux et groupes créant des liens entre individus.

(7) Et là nous rejoignons les travaux de Michel FOUCAULT (et successeurs) sur la biopolitique. Pour l'anecdote, notons

quand même que Foucault a développé ce concept au départ d'une comparaison historique du traitement de la lèpre (au moyen-âge) et de la peste (aux XVIIème et XVIIIème siècles) !

(8) Ne nous méprenons pas. Le mythe n'est pas l'apanage des cultures antiques. Nous ne pouvons être présent au monde, et plus encore collectivement, qu'en intégrant un ensemble complexe de récits et de valeurs que nous avons tètés avec le lait maternel, jusque dans nos actes ou échanges quotidiens aujourd'hui.

(9) « Sorel (…) restera dans l'histoire des idées comme le fondateur de la notion de mythe – « réseau de significations » et « dispositif d'élucidation qui nous aide à percevoir notre propre histoire » (Jules Monnerot, Inquisitions, Corti, 1974). C'est en 1903, dans l'Introduction à l'économie moderne, que le mot, avec tout son sens, apparaît pour la première fois dans son œuvre. Et c'est alors que Sorel commence à énoncer sa « théorie des mythes sociaux ». (Metapedia)

(10) Que je définirais ici comme « Ce qui existe indépendamment du sujet, ce qui n'est pas le produit de la pensée. » (CNRTLl)

(11) Si on peut se représenter le mythe comme une « histoire que nous nous racontons », il faut éviter de le voir comme un discours conscient et conséquent. « Le mythe n'est donc sûrement pas une formulation conceptuelle, mais plutôt un système symbolique dans lequel sont intégrés des éléments émotionnels ». D. TRIERWEILER.

(12) Partie de la philosophie qui a pour objet l'élucidation du sens de l'être considéré simultanément en tant qu'être général, abstrait, essentiel et en tant qu'être singulier, concret, existentiel. (CNRTL)

(13) Deux exemples de l'ordre de l'anecdotique, mais significatifs, avant de passer un peu plus loin au plat de résistance :

- *Les comportements superstitieux, y compris chez des personnes hautement diplômées en 'sciences dures' et bien encadrés sur un plan psychologique, les cosmonautes.*
- *la combinaison 'porte-chance' joué au loto.*

(14) A développer dans un prochain article. Peut-être plus tout à fait le dernier en fait avec le transhumanisme ou posthumanisme (à moins de considérer ceux-ci comme des évolutions / perversions du discours humaniste ?). Voir par exemple les publications de s. GOSSELIN et D. BARTOLI.

(15) « L'homme, créature promue créateur, pense qu'il peut tout et qu'il pourra toujours surmonter ce qui se place en travers de ses désirs, de ses aspirations, de ses recherches. Sans cesse, il tente de repousser ce qu'il considère comme les limites de sa maîtrise. » Fabriquer le vivant – Ce que nous apprennent les sciences de la vie pour penser les défis de notre époque, Miguel Benasayag, Pierre-Henri Gouyon, Margot Korsakoff, La Découverte, 2012.

(16) Le « désenchantement du monde » de Max Weber.

(17) Descartes appelle de ses vœux « une [philosophie] pratique par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent […], nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui [est…] à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices ». Discours de la méthode [1637], 6e et dernière partie.

(18) Par exemple la démonstration de Steve KEEN (L'imposture économique, Éditions de l'Atelier, 2014) – l'un des rares économistes à avoir très clairement prévu et annoncé le crash de 2007/2008 – qui démontre mathématiquement l'irrationalité de la doxa économique dominante, celle qui chaque jour un peu

plus gouverne nos existences et dont la remise en cause est strictement interdite.

(19) Un grand classique p.ex. : R. BARTHES, Mythologies, Éditions du Seuil, 1957 ou sur le site de l'INA.

(20) « Le dualisme a façonné le paysage politique moderne de l'Occident autant que l'ancien. Dans ce paysage, la nature doit être vue comme une catégorie politique plutôt que descriptive, une sphère formée des multiples exclusions du protagoniste-super-héros de la psyché occidentale, la raison, dont les aventures et les rencontres forment la matière de l'histoire intellectuelle occidentale. Le concept de raison fournit le contraste unificateur et déterminant pour le concept de nature, tout comme le concept de mari le fait pour celui d'épouse et celui de maître pour l'esclave. La raison dans la tradition occidentale a été construite comme le domaine privilégié du maître, qui a conçu la nature comme une épouse ou une subordonnée englobant et représentant la matérialité douce, la subsistance et le féminin que le maître a clivés et disposés à son avantage. Le dépassement continuel et cumulatif du domaine de la nature par la raison engendre la conception occidentale du progrès et du développement. » (traduction personnelle).

(21) J. BASCHET, Basculements, La Découverte, 2021.

(22) « La nature, cela n'existe pas. La nature est un concept, une abstraction. C'est une façon d'établir une distance entre les humains et les non- humains qui est née par une série de processus, de décantations successives de la rencontre de la philosophie grecque et de la transcendance des monothéismes, et qui a pris sa forme définitive avec la révolution scientifique. La nature est un dispositif métaphysique, que l'Occident et les Européens ont inventé pour mettre en avant la distanciation des humains vis-à-vis du monde, un monde qui devenait alors un système de ressources, un domaine à explorer dont on essaye de comprendre les

lois ».P. DESCOLA.

(23) Peu importe, à ce stade de la réflexion, à quelle époque, dans quelles circonstances et à quels processus à l'œuvre les historiens font remonter l'émergence de celui-ci. La question reste néanmoins posée, à discuter plus tard ?…

(24) Nous y reviendrons sans doute dans un prochain article.

(25) Dans un premier temps les cultures locales et/ou socialement non valorisées, ensuite les cultures non occidentales.

(26) « Dans sa mission traditionnelle, l'anthropologie a pour but d'interpréter une ontologie donnée pour la rendre accessible à la science, universelle. Blaser précise cela en avançant l'idée des ontologies comme pratiques : elles sont par exemple politiques et éthiques, donc allant au-delà d'une dimension simplement théorique ou métaphysique. Poirier complète cette idée en disant que les ontologies sont « des théories que des groupes humains ont élaborées afin de définir le réel, le déploiement du monde ainsi que les relations et les enchevêtrements entre l'humain et le non-humain, soit-il animal, végétal, minéral, ancestral, divin ou autre » 1. De plus, quelques auteurs, comme Blaser et Poirier, mais aussi Clammer et Schimmer argumentent que la modernité est la cause d'une crise des ontologies, puisque les différentes visions du monde n'arrivent plus à cohabiter sereinement, en raison d'incompréhensions et de rapports de pouvoir ». (wikipedia)

(27) « Cela n'arrivait pas, ne pouvait pas arriver. Le monde n'était pas comme ça ! La créature enfreignait les règles, se trompait lourdement, avait complètement tort de penser que je pouvais être réduite à de la nourriture. En tant qu'être humain, j'étais tellement plus que de la nourriture. « (traduction personnelle)

(28) La fiche wikipedia en anglais est bien plus complète.

(29) À traiter également dans un prochain article. Je ne peux m'empêcher de citer encore …citations de PLUMWOOD: « So who was I to deny the crocodile the food of my body? In the logic of the Heraclitean universe the food of my body, representing the body as energy– matter, never belonged to me. It always belonged to the ecosystem. Its belonging to me is a fundamental illusion in the Heraclitean universe—an illusion that is imported from the other universe. And it was this illusion from the individual justice universe I had just been grabbed out of that underlay my disbelief and outrage ».

(30) *Le dernier en date*:

(31) Un exemple, parmi des milliers: le poids de l'humain (anthropomasse) pèse désormais plus lourd que l'ensemble de la vie sur terre ; le poids du plastique dépasse à lui seul l'ensemble du règne animal.

(32) TINA: there is no alternative, formule martelée partout et toujours depuis la première ministre conservatrice britannique des années 80, Margaret TATCHER.

(33) Il existe de nombreuses définitions du néo-libéralisme. Il me paraît que l'approche qu'en fait BOURDIEU est particulièrement éclairante.

(34) Par exemple: https://multinationales.org/Pres-des-deux-tiers-du-CAC40-ont-battu-leurs-records-historiques-de-profits-en

(35) Peter WAGNER, Sauver le progrès, Comment rendre l'avenir à nouveau désirable, La Découverte, 2016.

(36) Baise ton prochain. Une histoire souterraine du capitalisme. Actes Sud, 2019.

(37) La concurrence est à distinguer de l'émulation. A développer dans un prochain texte …

(38)

http://revueperiode.net/definir-ma-propre-oppression-le-neoliberalisme-et-la-revendication-de-la-condition-de-victime/#identifier_10_6611

(39) A. BURLAUD, A. POPELARD, G. RZEPSKI 'dir.). Le Nouveau Monde. Tableau de la France néolibérale. Éditions Amsterdam, 2021

Bande 2 kons

27 mars 2024
Les graffitis et autres tags nous en apprennent beaucoup sur le monde dans lequel nous vivons. Ils sont en effet un condensé d'expressions, généralement d'expressions refoulées ou ne pouvant aisément trouver un exutoire à la hauteur de leur intensité.

De quelques antidotes à l'ivresse de cimes

27 mars 2024
Ce récit a commencé avec le post 'La feuille blanche et le M'Goun', suivi du post 'Un pied devant l'autre'

Une longue ligne de crête s'étend devant moi. Mes deux jeunes collectionneurs de sommets ne sont déjà plus qu'un souvenir. Les nuées se dissipant, le paysage s'ouvre bien vite. Du tunnel semi-ouateux je passe en quelques minutes à la vision panoramique en 3D. Un régal. Les versants nord et sud se

découvrent, je ne sais plus où donner des yeux. Je me sens planer en altitude, malgré le poids du sac. La crête du M'Goun, un **anticlinal**, est constituée d'une arrête orientée est-ouest, longue de près de dix kilomètres, sur la façade nord de laquelle les glaciers ont creusé une bonne douzaine de combes profondes perpendiculaires à la crête. Celle-ci se profile avec une faible dénivelée, en bonne part dégagée de la neige, chassée par le vent, si ce n'est dans les creux et recoins où se sont formés congères et plaques de neige gelée. Je me sens littéralement des ailes.

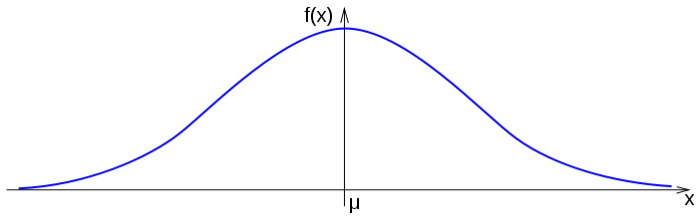
Dangereux, je ne suis équipé en réalité ni d'une paire d'ailes ni même d'un parachute. Délibérément je ralentis le pas. Selon mon estimation il ne doit rester que quelques kilomètres pour rejoindre le sommet. Oui, en ligne droite, d'accord. Mais pas mal de ravines et surtout de nombreuses plaques de neige s'opposent à une progression rectiligne. Je ne dispose pas de crampons et, le passage sur ces plaques de neige glacée en devers très prononcé ne me tentant guère, je m'oblige à en contourner la plupart. A chaque fois, descendre de 100 mètres ou plus donc, pour remonter sur la crête jusqu'à la suivante. Et quand la neige n'est pas trop dure, je m'y enfonce jusqu'au genoux, m'épuisant avant le dixième pas. Éole, l'auteur de ces congères, se rappelle à moi justement. Cela secoue même fort.

L'éléphant sur mon dos me tire en arrière et me cloue au sol en même temps. Je pense aux scaphandriers travaillant en grande profondeur : des gestes lents et lourds, des déplacements comme visionnés au ralenti … ce sac parfois est mon pire ennemi. Cela fait deux bonnes heures que je progresse ainsi et je m'aperçois que je me suis insuffisamment alimenté. Une petite soupe bien chaude vivement préparée, un bon morceau du pain plat de la veille, à l'abri d'une petite paroi rocheuse, sur une vire un rien étroite quand même, quelques mètres sous la ligne de crête, me réconfortent tout à fait.

Vénérateurs du dieu ego hissé sur un trône burlesque …

Petite pause digestive. Assis adossé à la paroi, noyé dans les reliefs qui s'étalent devant moi à perte de vue , je m'enivre, prudemment quand même, de cette sensation de liberté. Liberté chérie. Chère liberté, très chère parfois. A gagner sur soi-même, d'abord. Le premier responsable de notre servitude, c'est nous-même. Vénérateurs du dieu ego hissé sur un trône burlesque et quotidiennement encensé, rats enchantés d'être enchantés par les joueurs de flûte marchands d'illusions, forçats traînant derrière nous le lourd boulet des mythes que nous charrions tous parce qu'il est plus rassurant sans doute de faire semblant d'y croire, coûte que coûte.

Comment développer la capacité de s'extraire de tant de choix plus ou moins conscients, délibérés, de tant de contraintes plus ou moins intériorisées ? L'exercice de ma liberté m'a amené là où je suis en cet instant, à un prix considérable mais que j'étais prêt à payer et que j'ai d'ailleurs réglé sans rechigner. Pour quelles raisons alors semble-t-il si difficile de pratiquer la même démarche dans la vie quotidienne ? Une fois quitté ces cimes, le retour à l'ordinaire, je le sais d'expérience évidemment, se traduira plus ou moins rapidement par un retour à la normale.



Courbe de Gauss (source: Wikimedia Commons)

Dans le sens de la norme, dans le sens de la distribution statistique aussi, on est si bien sous le sommet de **la cloche de Gauss** ! Je peux comprendre, je ne suis pas tout à fait idiot j'espère, que pour vivre ensemble (et nous sommes si nombreux !), il nous faille partager une culture, certaines valeurs, quelques règles et institutions. Je peux également

imaginer que l’inertie des choses, un certain lymphatisme naturel aussi, pourrait-on peut-être dire, font que, voilà, les choses à la longue s’enkystent un peu, tout ne peut pas changer tout le temps, on a besoin de repères stables, etc, etc. Bon, et puis ? Oserais-je seulement faire crûment l’inventaire des limites que sans me l’avouer je m’impose ? Oserais-je jamais aller plus loin encore et m’interroger sans filtre sur les raisons, raisonnables ou non, qui me poussent à chaque jour férocement brider (voire hybrider) l’exercice de ma liberté ?

Attention : clignotant orange allumé !

Laissant un instant mon sac – quel bonheur de me déplacer ainsi, aussi léger qu’une plume – je rejoins la crête toute proche pour observer le chemin parcouru et celui qui m’attend. Face à moi, déjà bien loin, je distingue nettement cette ligne dirigée plein nord, surplombant en fait la première combe glaciaire, sur laquelle je m’étais par erreur aventuré hier en fin de journée. C’est assez flippant de voir vers où j’allais. Fou j’ai été ! A noter quelque part dans mes neurones, profondément gravé au couteau : « On ne panique pas, on réfléchit d’abord ».

Reparti d’un pas plus assuré, j’aperçois enfin, à quelques centaines de mètres, l’objet-prétexte de cette quête : le sommet. Je distingue la petite tour métallique qui y est installée. Le point où je me trouve en ce moment, langue de rochers encadrée sur chaque flanc de larges cuvettes empierrées, est également celui d’où il me faudra bientôt quitter la crête pour descendre plein nord et rejoindre ainsi le col où j’avais abouti il y a deux ans, après une longue marche d’approche. C’est là que, épuisé, traînant les résidus d’une saloperie d’infection intestinale, et pas loin de me retrouver à court de vivres, j’avais décidé de renoncer. Lançant de la main un salut au sommet qui me surplombait dédaigneusement de quelques centaines de mètres, je lui avais

tourné le dos pour entamer ma descente. Je le vois d'ici ce petit col, et les souvenirs affluent. Mais j'appréhende la pente qu'il me faudra emprunter pour le rejoindre, juste sous mes pieds, bien plus abrupte vue d'en haut que d'en bas. Il s'agit en fait de l'une des combes profondes qui se sont creusées à l'époque glaciaire dans la face nord de la montagne. Je mesure le désir qui est le mien de rejoindre ce col et de reprendre cet itinéraire, lui aussi plein d'émotions et de riches épisodes, effaçant ainsi la frustration qui fut la mienne à cette époque. Et pas que: si je fouille un peu je la sens aussi la petite brûlure narcissique. Attention, clignotant orange allumé !

Longuement j'étudie cette pente, passant à plusieurs reprises d'un avis à son contraire sur la faisabilité de la descente, un sac de plus de vingt kilos sur le dos, sans compter les kilomètres au compteur. Je coince, incapable en ce moment de trancher. Je tourne littéralement en rond sur cette bande étroite. Je ressasse cette promesse confiée à mon amour de tout simplement revenir, promesse que j'avais rangée dans une profonde poche du sac mais que je me refuse d'oublier. En pensant à celles et ceux que j'aime : « je veux tous les serrer dans mes bras à mon retour ». L'esprit ainsi bien encombré, je m'assied face au sud. Devais-je sacrifier mon projet sur l'autel de cette promesse, de ces attachements ? A quels drames simili-cornéliens peut-on en être rendu lorsqu'on s'obstine, le nez sur le problème, au lieu de relever la tête pour considérer un peu plus largement la situation.

Ma décision est prise : c'est vendu pour le changement de programme improvisé …

Redressant la tête, justement, je me sens inopinément comme accueilli, appelé presque, par le paysage qui me fait face et s'ouvre très loin, très large. Au sud, donc vers Ouarzazate, me dis-je. Plusieurs fois par le passé j'avais remis à plus tard le désir de rejoindre cette ville.

La chaîne du Haut-Atlas vue de Ouarzazate
Crédit: GuHKS

Pourquoi Ouarzazate ? L'image mythique de la 'porte du désert' sans doute. Brutalement surgit en moi cette idée : ne me serait-il pas possible, piquant d'ici plein sud et non vers le nord comme prévu, de rejoindre Ouarzazate. ? Je note que la pente de ce côté est bien moindre, plus stable aussi, que celle que je m'apprête à affronter. Boussole en main, de plus en plus excité par cette idée neuve, je m'amuse à tracer des yeux un hypothétique itinéraire dans un relief à ce point chaotique que je ne peux évidemment en voir la portion congrue, dissimulée au fond des ravins et vallées. Si j'ai quelques expériences de la topographie et des populations du flanc nord du M'Goun, j'ignore tout du flanc sud. Et alors, justement, en voilà une excellente raison : la découverte. Sans parler du défi. Je fais miroiter à mon petit ego l'idée d'une traversée nord-sud de la chaîne montagneuse, et il a l'air de la trouver à son goût. Les risques quant à eux ne sont certes pas inexistants, d'autant que je ne sais pas trop où je vais, mais ils ne peuvent être pires, me semble-t-il à cet instant, que ceux que je m'apprêtais à courir en entamant la descente par le pierrier côté nord. Je me débrouille pour glisser sous le tapis l'hypothèse inenvisageable d'un retour sur mes pas vers le refuge, la queue entre les jambes.

4102 ? … 4071 ?…

Ma décision est prise : c’est vendu pour le changement de programme improvisé. Un, rejoindre le sommet qui m’attend depuis dix minutes et profiter de la vue par ce temps lumineux et dégagé et deux, repartir plein sud. Lorsque, peu de temps après, l’altimètre affiche 4102 mètres (*), pas d’exultation mais une joie paisible, suscitée plus par l’abondance et la qualité des sensations que par l’accès au but. Je passe un bon moment sur cette crête surplombant la falaise quasiment verticale côté nord, exposé au vent hurlant, à planer mentalement dans le ciel du Maroc, du plus proche au plus lointain, suivant aussi des yeux, vers l’ouest, la très longue enfilade des sommets du Haut-Atlas, distinguant même au loin, mais bien net, le **Toubkal**, le roi, le plus haut de tous.

La suite (et fin) du récit de cette traversée dans le post ‘Voir grand’.

(*) au lieu des 4071 mètres officiels !?